

Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 7 (1899)

Heft: 25

Buchbesprechung: Bibliographie théologique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

I. Bibliographie française.

La Méthode historique en son application à l'étude des documents de l'Hexateuque, par le baron FRÉD. DE HÜGEL; Paris, A. Picard, broch. in-8°, 35 p., 1898.

Ce compte rendu a été présenté au Congrès international des catholiques-romains tenu à Fribourg (Suisse) en 1897. C'est une étude très sérieuse. L'auteur cherche à démontrer quelle a été la composition du Pentateuque et de sa continuation et conclusion, le livre de Josué. Il distingue quatre documents : le Jéhoviste (J), l'Elohiste ou Ephraïmite (E), le Deutéronomiste (D), et le code des Prêtres ou code sacerdotal (P). Il remarque que la distinction capitale n'est pas celle entre J et E, mais celle entre J-E et P. Il affirme « un long développement légal, représenté par les grand et petit *Livres de l'Alliance*, par le *Deutéronome* et par le *Code sacerdotal* », et « que ce développement est à concevoir comme ayant parcouru ou bien trois stades successifs, ou bien trois stades logiques, dont les deux derniers seraient, en partie, parallèles quant au temps ». Il ne voit aucune difficulté à admettre que « c'est réellement notre *Deutéronome* qui fut trouvé en 623 av. J.-C. »; que c'est là aussi l'opinion de S. Jérôme et de S. Jean Chrysostome; et que la difficulté ne commence que lorsqu'on maintient que ce livre est une réédition, une réadaptation de la loi mosaïque précédente ».

L'auteur apporte dans ces questions une incontestable largeur d'esprit. Il ne craint pas, par exemple, d'appeler « catholiques de génie » les André Maes, les Richard Simon, les Jean Astruc (p. 2); et de dire: « Il est toujours dans l'intérêt de la vérité de discuter des questions historiques selon des méthodes purement historiques, sans permettre que des questions théolo-

giques s'en mêlent avant que l'analyse historique soit complétée. C'est là la raison principale du fait que des érudits, indifférents vis-à-vis de la valeur religieuse de la Bible, ont souvent rendu de grands services par leurs études philologiques et historiques (p. 24). »

Pour expliquer la fusion des quatre documents susdits en un seul, il attire l'attention sur trois faits ou groupes de faits. « En premier lieu, dit-il, voilà la Bible qui contient encore trois exemples de livres encore distincts, mais admis partout comme parallèles: ce sont les livres de *Samuel* et des *Rois*, avec les livres des *Chroniques*; le I^e et le II^e livre des *Maccabées*; et les quatre Evangiles. Si les redites et les divergences de détail des documents de l'*Hexateuque* échappent facilement à l'attention, à cause de leur proximité même, en ces cas-ci les redites et divergences analogues échappent au lecteur à cause de leur distance. M. Girdlstone a donc fait un livre utile, en réunissant, en des colonnes parallèles, tous les récits doubles, se trouvant en des livres encore séparés de l'Ancien Testament du Canon hébreu¹). En second lieu, des livres ou documents non bibliques, séparés à l'origine, ont maintes fois, surtout ceux de nature religieuse, été soudés et harmonisés en un seul texte. Par exemple, les vieux textes distincts du rite gallican et du rite romain se trouvent actuellement fondus ensemble dans le seul texte du rite romain moderne²); et ce document curieux que M. Duchesne voudrait appeler la « Constitution apostolique égyptienne », n'est certainement qu'une mosaïque, selon M. Duchesne, de trois, selon M. Harnack de quatre documents antérieurs: *la doctrine des douze Apôtres* (A. D. 131?), *l'Epître de Barnabé* (A. D. 130, 131), et deux autres traités (environ A. D. 140-170), le tout fondu ensemble, avec des additions considérables du rédacteur, vers l'an 180³). En dernier lieu, de telles mosaïques ont été, incontestablement, effectuées avec des livres parallèles de la Bible. Prenons, comme exemple détaillé, le *Diatessaron* de Tatien (p. 26). » Puis il

¹⁾ *Deuterographs*, Oxford, 1894. Un travail fort utile de vulgarisation analogue est sur le point de paraître, encore à Oxford. C'est tout l'*Hexateuque*, en la « Revised English version », imprimé, pour la première fois, en colonnes parallèles, selon les quatre documents J, E, D, P.

²⁾ *Origines du culte chrétien* de l'abbé DUCHESNE, *passim*.

³⁾ *Bulletin critique*, 1886, p. 361. *Altchristliche Litteratur*, II, 1, 1897, p. 53², 720, 721.

explique la formation et le succès du *Diatessaron*, et il ajoute « que l'*Hexateuque* est un *Diatessaron* de la Loi; que, tels qu'ils s'y trouvent maintenant, les quatre documents indépendants à l'origine furent écrits, pour le moins, à trois époques différentes; que les deux premiers, J et E, furent les premiers fondus ensemble, ou un peu avant, ou bientôt après la composition de notre D actuel; que ces J-E et D furent soudés ensemble encore plus tard; que l'Harmonie complète et finale ne fut rédigée qu'environ cent ans après la composition du dernier document (P), en la petite communauté juive, si petite, locale et homogène, qui venait de rentrer de Babylone en Terre Sainte; que le rédacteur y fit entrer, en les distribuant parfois en de petits fragments, presque tous les doubles et triples récits, même lorsqu'ils étaient identiques, ou, par contre, divergents, et qu'il prit le dernier document, P, pour sa *Grund-schrift*, comme cadre chronologique et général pour tous ses documents; enfin, que ces Harmonies successives parvinrent à supplanter et à supprimer les documents séparés, à proportion qu'elles les conservaient en l'état harmonisé (p. 27-28). » On lira donc cette étude avec profit, malgré quelques hors-d'œuvre sur l'entomologie et la géologie (p. 2).

E. MICHAUD.

Les origines des Eglises de France et les Fastes épiscopaux, par Ch.-F. BELLET; nouv. édit., Paris, A. Picard, in-8°, 420 p., 1898.

Ce volume est un ouvrage de polémique très vive et très détaillée. Il est donc impossible d'en citer tous les documents et d'en analyser tous les arguments; il faut le lire attentivement pour en avoir une juste idée. Je me bornerai à indiquer les grandes lignes du débat.

Les « traditionnels » font remonter jusqu'au I^{er} siècle un grand nombre des Eglises des Gaules, qui, d'après eux, auraient été fondées par des disciples immédiats des apôtres, disciples envoyés par St. Pierre. Les autres historiens ne voient dans ces « traditions » que des légendes tardives et sans autorité, et ils assignent à ces Eglises une origine beaucoup plus récente.

Cette seconde opinion est défendue par les Bollandistes de Bruxelles, par M. Maere (voir le *Muséon* de Louvain), et sur-

tout par l'abbé Duchesne, membre de l'Institut et Directeur de l'Ecole française de Rome.

M. Duchesne a publié un ouvrage intitulé: *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*; T. I^{er}, *Provinces du Sud-Est*. Il y soutient la thèse suivante: en dehors de l'Eglise de Lyon, établie vraisemblablement au milieu du II^e siècle, aucune autre Eglise n'a été fondée dans les Gaules (la Narbonnaise exceptée) avant le milieu du siècle suivant, soit vers l'an 250; jusqu'à cette date, il n'y avait qu'un seul et unique siège épiscopal, celui de Lyon. Tous les chrétiens épars depuis les Pyrénées jusqu'au Rhin ne reconnaissaient qu'un seul évêque, celui de Lyon, et cela jusque vers l'an 250; à cette dernière date apparaissent les Eglises de Toulouse, Vienne, Trèves et Reims; puis, vers l'an 300, celles de Rouen, Bordeaux, Cologne, Bourges, Paris et Sens.

M. Duchesne ne se borne pas à rappeler Launoy, Sirmond, Tillemont, Baillet et autres critiques des XVII^e et XVIII^e siècles, qui n'admettaient aucune prédication évangélique en Gaule dès le premier siècle. Il invoque les anciennes listes épiscopales, dont aucune, sauf celle de Lyon, ne permet de rejoindre le second siècle, à plus forte raison le premier; en sorte que toute prétention à une origine apostolique doit être écartée.

M. l'abbé Bellet soutient, au contraire, l'opinion des « traditionnels ». Il prétend que l'argument tiré des fastes épiscopaux repose sur une base précaire et contestable, parce que ces catalogues ne peuvent servir de documents chronologiques, dit-il. En outre, il cite des textes d'Eusèbe, du pape Innocent I^{er} (V^e siècle), des évêques de la province d'Arles vers 450, et surtout des textes des IX^e siècle et suivants, où l'origine apostolique des Eglises des Gaules est affirmée. Il cherche à défendre l'authenticité des légendes de Provence, du séjour de Marie-Madeleine dans la grotte de la Ste-Baume, etc., et à attribuer une autorité d'historien à St. Adon, et il se glorifie d'avoir découvert, avec Dom Grospellier, un martyrologe de l'Eglise de Vienne remontant au VIII^e siècle, antérieur par conséquent d'un siècle au moins à celui d'Adon.

M. Bellet invoque le zèle des apôtres et de leurs successeurs à quitter leur patrie, à se faire évangélisateurs, à « s'en aller à l'étranger ». On lui répond que cela ne prouve pas qu'ils aient de fait évangélisé la Gaule. — Il trouve que l'absence de

documents pendant les premiers siècles sur cette évangélisation n'est pas une raison pour conclure à la non-existence; il voudrait que les partisans de la non-existence fissent la preuve de la non-existence. Ceux-ci lui répliquent que c'est à lui à faire la preuve de l'existence, et qu'il n'a pas le droit de conclure du silence à l'existence. — Il prétexte « le fait de possession ». « En matière de tradition, dit-il (p. 245), le fait de possession est un titre sérieux, qui équivaut à un véritable témoignage, lorsqu'on ne peut en attribuer avec certitude l'origine, soit à la crédulité et à l'ignorance, soit à l'ambition, à la vanité, à l'amour-propre ou à d'autres préoccupations plus ou moins intéressées du cœur humain. » M. Bellet ne voit pas que l'époque où apparaissent les documents sur lesquels il s'appuie avec tant de confiance, est précisément une époque d'ignorance, de mensonge, de fabrication de faux, de corruption, d'ambition, etc. Il oublie le *pro pietate mentiri*. C'est ici que M. Duchesne a beau jeu contre lui. Écoutons quelques-unes des répliques de M. Duchesne :

« A l'époque carolingienne, la fabrication des faux était singulièrement favorisée par le milieu intellectuel du temps, par les dispositions d'un public fort enclin à les accepter. La plupart des hommes de ce temps ne possédaient, en fait de connaissances historiques, que celles qui tenaient dans les cadres de l'histoire sacrée et ecclésiastique. Or, non seulement à la manière des enfants dont la curiosité ne se trouve jamais satisfaite, ils éprouvent le besoin de compléter à tout prix les notions que leur fournissent les sources authentiques; mais encore, dès qu'un objet les frappe, ils sont portés à lui trouver une place dans ces cadres auxquels ils ramènent toutes choses. C'est peut-être l'histoire des œuvres d'art qui fournit les preuves les plus significatives de cette tendance qui explique naturellement une foule de faits: comment, par exemple, le grand camée du Cabinet des médailles put être considéré comme représentant le triomphe de Joseph à la cour de Pharaon, tandis qu'en réalité l'artiste y a gravé Germanicus reçu par Tibère; comment l'image très nettement caractérisée d'une déesse du paganisme put être vénérée dans un monastère lorrain comme la figure de la Vierge Marie; comment on transforma des empereurs en apôtres, des têtes de Gorgone ou de Méduse en saintes Faces ou en Véroniques; comment on vit un vase des

noces de Cana dans un vase antique portant le nom de Xerxès; comment la coupe de Chosroès conservée à Saint-Denys put passer pour la tasse du roi Salomon. Il faudrait un long mémoire pour enregistrer et classer les manifestations variées de cet état d'esprit. Visiblement, de telles identifications étaient trop conformes aux habitudes et au goût des hommes du moyen âge pour qu'ils se soient abstenus de les transporter dans des domaines autres que ceux de l'archéologie. Qu'ils aient rencontré, par exemple, un Crescent ou un Paul en tête de listes épiscopales: par la pente naturelle de leurs idées, ils seront amenés à y voir le Crescent de la deuxième épître à Timothée, et le Sergius Paulus des Actes des apôtres; et voilà deux Eglises dont la fondation est rattachée aux personnages de l'âge apostolique. Combien de légendes du moyen âge ne furent pas mieux fondées¹⁾! »

Et encore: « Il est manifeste que la valeur traditionnelle de ces témoignages est entièrement nulle, que toutes les compositions dont il s'agit sont postérieures, et quelques-unes de beaucoup, à l'avènement de Charlemagne, qu'elles s'inspirent, non de souvenirs antérieurs, mais de prétentions présentes et d'intérêts de clocher. Elles n'ont même pas ce degré inférieur d'autorité qui s'attache aux traditions populaires à quelques siècles des événements. Ce ne sont que des conjectures artificielles, des fictions de lettrés. En tenir compte, dans quelque mesure que ce soit, c'est aller contre les règles les plus essentielles de la méthode scientifique.... Quant à l'idée de réclamer des origines tout à fait anciennes, de se rattacher aux apôtres ou à leurs disciples immédiats, elle ne se fait jour, avant la fin du VIII^e siècle, que dans un très petit nombre de textes... Depuis le siècle précédent, à tout le moins, les princes franks étaient censés descendre de Priam et des héros troyens. Le progrès de la littérature, dans les écoles carolingiennes, répandit le goût des origines antiques et mit à la portée de tout le monde les procédés par lesquels on se les procure. Les Eglises, les grands monastères, furent bientôt pourvus d'ancêtres par des généalogistes plus ou moins exercés, dont les fantaisies, converties en traditions par un usage plusieurs fois séculaire, trouvent encore créance auprès de certaines personnes²⁾. »

¹⁾ *Bulletin critique*, 17^e année, 15 avril 1896, p. 212-213.

²⁾ *Fastes épiscopaux*, T. I, p. 2, 57-59.

M. Duchesne remarque que les légendes relatives à l'apostolité doivent nous inspirer une défiance toute particulière. « La défiance, dit-il, ne peut que redoubler quand le document qu'il s'agit d'apprécier répond à une tendance caractéristique du moment où il a été produit. Appliquez cette règle de critique aux légendes sur l'apostolité qui font éclosion en ces temps de la période carolingienne où les réformateurs ecclésiastiques cherchent à s'appuyer sur le saint-siège. Alors les personnes qui subissent leur influence ne négligent aucun moyen de resserrer les relations qui unissent leurs Eglises à la chaire du pontife romain. Bon nombre de légendes sont à leur manière l'expression de ce courant qui portait vers Rome le clergé de l'empire franc¹⁾. »

Il faut l'avouer, les arguments de M. Bellet sont très faibles; il fait souvent des observations justes sur des détails sans conséquence, mais sur le fond de la thèse il se trompe manifestement. Ce qu'il faut reconnaître, c'est la sincérité avec laquelle il cite ce qui le combat, et avec laquelle il fait certains aveux, plus graves qu'il ne pense, par exemple, lorsqu'il avoue « qu'au moyen âge les faussaires n'ont pas manqué, et que, pour certains esprits, l'histoire était un genre de littérature avec lequel on se croyait autorisé à prendre plus d'une licence; qu'Hilduin et même Hincmar ont pu se donner quelque liberté vis-à-vis des textes ou des faits ». Et aggravant singulièrement la question à son détriment, il ajoute naïvement: « Et puis, la fabrication des faux n'est pas, que nous sachions, le privilège exclusif du moyen âge; le XVII^e et le XVIII^e siècle, le nôtre même, en peuvent fournir plus d'un exemple; qui nous assure que les scrupules soient, sur ce point, plus grands aujourd'hui qu'autrefois? Après tout, au point de vue de la valeur intellectuelle et morale, il n'est pas prouvé que les hommes diffèrent beaucoup de siècle à siècle (p. 311). »

On voit quel jour ce livre de bonne foi jette non seulement sur l'histoire des origines des Eglises de France, mais encore et surtout sur le peu de valeur des sources historiques qui servent de base à l'école romaniste « traditionnelle ». Répétons-le une fois de plus, ce qu'il faut défendre c'est la tradition *vraie*, et non la fausse. Quiconque renonce à une légende erronée pour s'attacher à la vérité, s'honore. E. M.

¹⁾ *Bulletin critique*, loco cit., p. 211.

**L'Europe et le saint-siège à l'époque carolingienne, par
A. LAPOTRE, S. J.; I^{re} Partie, le pape Jean VIII (872-882);
Paris, A. Picard, 1895, gr. in-8°, 370 p.**

Le P. Lapôtre a compris l'intérêt qui s'attache à l'étude du IX^e siècle: en effet, les origines du pouvoir temporel des papes, la papauté romaine qui s'organise et de laquelle sortira le moyen âge, les innovations de Nicolas I^{er}, continuées par ses successeurs, les résistances de Photius, la fondation des Eglises bulgares et moraves, etc., ce sont là des questions de premier ordre. Déjà l'auteur a publié un ouvrage intitulé: *De Anastasio bibliothecario Sedis apostolicæ*. En voici un second, celui que nous annonçons; et encore celui-ci n'est-il qu'une première partie. Après l'étude sur Jean VIII viendra l'étude sur Formose, « qui permettra de conduire les questions à leur fin et d'en arrêter les dernières conclusions » (p. IX). Bien plus, l'auteur annonce comme prochaine une nouvelle édition du Registre de Jean VIII (p. X).

Attendons donc que tous ces documents soient entre nos mains pour pouvoir nous prononcer en connaissance de cause.

Toutefois, nous pouvons déjà signaler le volume sur Jean VIII comme très sérieux et d'une incontestable érudition. L'auteur y cite, je crois, tous les documents de l'époque, ainsi que la plupart des ouvrages modernes qui y sont relatifs. Je dis «la plupart», parce que je n'y ai vu mentionnés ni la savante «Histoire de l'Eglise romaine» de Langen, ni le «Photius» d'Ivantzoff-Platonoff, ni les ouvrages de Guettée (Histoire générale de l'Eglise, Papauté schismatique, etc.). Le P. Lapôtre a son point de vue à lui; il attaque tantôt Bruno Krusch (p. IX), tantôt Guido Levi (p. 2-3), tantôt Jaffé-Ewald, Dümmler, Gregorovius, tantôt Friedrich (p. 125 et 156), tantôt l'abbé Duchesne (p. 256), etc. Ajoutons que, de temps en temps, il paraît quelque peu chauvin, soit dans sa manière de montrer en Moravie l'évêque Wiching comme représentant un parti allemand et l'archevêque Méthode comme représentant un parti slave; soit lorsqu'il dit qu'«aux yeux des Italiens modernes, pour qui rien ne vaut l'honneur d'appartenir à un grand pays, la rénovation de l'Empire romain au profit des Francs est le crime capital de la papauté» (p. 171); soit lorsqu'il semble vouloir glorifier en même temps le pape Jean VIII et son grand adversaire le

futur pape Formose (p. 43-44). Nous savons déjà qu'un jésuite ne peut pas, comme tel, condamner un pape. Laissons donc de côté les partialités et les côtés faibles de son livre, et ne voyons que les choses intéressantes qu'il prétend mettre en lumière.

1^o *Le Registre de Jean VIII.* Le Registre original de Jean VIII passe aujourd'hui pour être perdu; mais le manuscrit que l'on possède aux archives du Vatican serait, d'après l'opinion reçue jusqu'ici, une compilation postérieure, formée au moyen d'éléments tirés du registre original. Le P. Lapôtre prétend, dans un premier avis, que ce n'est pas un extrait dû à l'initiative privée, «mais la reproduction exacte, la transcription fidèle, quoique laborieuse, pour les dernières indictions» (p. 3). Cette copie aurait été faite au onzième siècle, dans une cellule du Mont-Cassin, d'où elle aurait été transportée à Pérouse, puis à Assise, puis à Avignon et enfin au Vatican (p. 3-5). Plus loin, le P. Lapôtre devient plus catégorique et plus hardi; il dit (p. 22): «Le vieux recueil que possédait, au XI^e siècle, l'abbaye du Mont-Cassin, n'était pas seulement, dans mon opinion, la répétition fidèle du registre original, *c'était l'original même, le propre manuscrit du Latran*, primitivement dérobé aux archives pontificales, déchiré, mutilé dans un but intéressé, et par des mains qui, heureusement pour nous, se sont trahies. L'histoire du registre de Jean VIII constitue, à vrai dire, un épisode inconnu d'une des plus épouvantables tragédies de l'époque.» Le P. Lapôtre remarque que ce manuscrit ne renferme pas les premières indictions du pontificat de Jean VIII, car ce pontificat a commencé le 14 décembre 872, et le manuscrit ne s'ouvre qu'avec la dixième induction, le 1^{er} septembre 876. Ce ne peut donc être que la dernière partie du registre original. D'autre part, les compilateurs qui ont dépouillé les archives pontificales, y ont découvert de nombreuses lettres empruntées au registre de Jean VIII, mais toutes relatives aux premières indictions du pontificat et s'arrêtant à la fin de la huitième: en sorte que l'on serait en présence de deux tronçons, entre lesquels il y aurait une lacune, la neuvième induction manquant. Un cahier entier a disparu. «Il n'y a pas eu seulement lacération du registre, dit le P. Lapôtre, il y a eu destruction de l'une de ses parties.» Qui a commis cette destruction? Les Formosiens. «Ceux-là, continue l'auteur, nous les

connaissons bien, car ils ont fait assez de bruit dans l'histoire de cette terrible fin du neuvième siècle. On les nomme Formose, plus tard pape, alors évêque de Porto ; Grégoire, nomenclateur du Saint-Siège ; Georges de Aventino, maître de la milice ; Sergius, autre maître de la milice ; Etienne, secondeur de l'Eglise romaine ; Constantina, noble patricienne et fille du nomenclateur Grégoire ; toute une fraction enfin de l'aristocratie et du haut clergé de Rome. C'est en effet durant cette neuvième induction, au printemps de l'année 876, que le pape Jean VIII, pour des motifs insuffisamment pénétrés par les historiens, se décidait à frapper un grand coup sur les plus hautes têtes de son entourage, jugeait, excommuniait, condamnait à l'exil perpétuel ces mêmes grands dignitaires qu'il avait retenus jusque-là dans ses conseils et comblés de ses meilleures faveurs. C'est au milieu de cette induction-là que le pontife irrité, dans des lettres fameuses arrivées jusqu'à nous par leurs expéditions, dénonçait au monde chrétien, avec les circonstances de leur jugement, les crimes inouïs dont s'étaient rendus coupables les amis de Formose, et, dans une certaine mesure, Formose lui-même, leurs menées ambitieuses, leurs parjures, leurs adultères, leurs assassinats par le fer et le poison. Pour être juste, le monument élevé à l'infamie de ce parti dans la correspondance de Jean VIII était tellement écrasant, tellement intolérable, qu'il était impossible qu'un jour ou l'autre ces flétris ne tentassent point de le détruire, et, si la fortune les favorisait, qu'ils n'y réussissent.

« La fortune les favorisa largement. Peu de temps après la mort de Jean VIII, Marin I^{er}, son successeur, rappelait Formose de l'exil. Avec lui les autres condamnés de la neuvième induction rentraient dans Rome, reprenaient leurs premières fonctions, et obtenaient ainsi, dans le palais du Latran, assez d'accès pour atteindre le registre du pape défunt et en effacer la trace de leur déshonneur.

« Tout d'ailleurs, jusqu'à la façon dont les auteurs de la mutilation ont procédé dans leur œuvre, porte la marque des anciens proscrits de Jean VIII. S'ils ont laissé aux archives du Latran les trois premières inductions du registre, c'est que, bien loin d'être pour eux un monument d'ignominie, cette partie gardait la preuve de leur fortune première et du crédit singulier dont ils avaient longtemps joui près du Saint-Siège. Là

en effet étaient enregistrées ces lettres que nous avons encore, où le nomenclateur Grégoire était traité de fils chéri par Jean VIII, et Georges d'illustre maître de la milice, où l'on pouvait voir les mêmes personnages investis par le pontife des missions les plus hautes et les plus délicates auprès du pouvoir impérial.

« Peut-être se demandera-t-on si ce sont eux aussi qui, après avoir détruit la neuvième induction du registre, ont jugé à propos d'en emporter les six dernières, et quel motif a pu les pousser à ce larcin. Mais ici encore se trahissent des préoccupations trop naturelles chez Formose et ses partisans. Formose, je le prouve ailleurs, a cru devoir, après comme avant sa condamnation, adopter à l'égard de Photius une ligne de conduite différente de celle de son juge le pape Jean VIII. Toute sa vie, il mit à réduire le schisme byzantin par la rigueur, autant de constance qu'en avait mis Jean VIII à le ramener par la conciliation.

« De là, dans Rome, deux courants d'opinion qui partagèrent longtemps les esprits et déchaînèrent plus d'une tempête. Or, si l'on veut bien considérer que toutes les lettres où Jean VIII accuse sa politique de conciliation à l'égard de Photius et de son clergé étaient enregistrées dans le fragment dérobé de son registre, qu'elles y constituaient, pour ceux qui continuaient les mêmes vues, la matière d'un appel et d'un recours permanents, il n'est pas difficile de s'expliquer pourquoi les Formosiens, sans aller jusqu'à détruire des documents où leur intérêt personnel n'était pas engagé, ont cru bon cependant d'en supprimer l'usage, en les enlevant de la bibliothèque pontificale. »

2^e *Libellus de imperatoria potestate in urbe Roma*. Le P. Lapôtre formule aussi sur ce *Libelle* des conclusions ingénieuses qu'il faut connaître. Il les résume ainsi : « Quinze années s'étaient à peine écoulées depuis la mort de Jean VIII, que commençait contre l'état de choses créé par lui, une violente campagne de réaction, dont une pièce importante est parvenue jusqu'à nous. Dans cet écrit célèbre, que les historiens ont l'habitude de désigner sous le nom de *Libellus de imperatoria potestate in urbe Roma*, mais qu'il vaudrait mieux, je pense, appeler le *Libelle impérialiste de Spolète* — je dirai tout à l'heure pourquoi — la convention arrachée par Jean VIII à la faiblesse de l'empereur Charles le Chauve était dénoncée comme illégale

et pernicieuse, comme ayant causé tous les malheurs récents de l'Italie, et violé du même coup les droits de l'autorité impériale, ceux de la couronne d'Italie et les priviléges du duché de Spolète. Aux termes de ce pacte, l'Empire, lisait-on dans le *Libelle*, n'avait plus ni à intervenir dans les élections pontificales, ni à exercer la justice sur les Romains par l'intermédiaire de *missi* permanents, ni à percevoir le cens de certaines abbayes fiscales, comme Sainte-Marie de Farfa, Saint-Sauveur et Saint-André du mont Soracte; la royauté d'Italie, de son côté, se voyait privée d'une partie considérable de son domaine par la cession au Saint-Siège du duché de Spolète et des cités du territoire bénéventain. Quant au duc de Spolète, par sa subordination au pape, il perdait sa vieille situation privilégiée, l'honneur qu'il avait eu jusque-là d'être, auprès des Romains, l'agent et le représentant officiel du pouvoir impérial et royal. Or, tout cela, assurait-on, était contraire à la constitution primitive, à la tradition, à la pratique constamment en vigueur depuis la fondation de l'Empire romain et à travers toutes les évolutions de son histoire. Tout cela, par conséquent, ne pouvait avoir qu'un caractère passager, révolutionnaire, sans force juridique ni consistance légale. Enfin — et c'était là que tendait finalement l'auteur du *Libelle* — tout cela devait être modifié et ramené à l'ancien état de choses: l'Empire devait recommencer à se mêler des élections pontificales, à rendre la justice chez les Romains et à toucher les redevances des trois grandes abbayes fiscales; la couronne d'Italie devait reprendre ses terres, le duché de Spolète, son rang et son rôle » (p. 174-175).

Et encore: « Ce qu'on appelait le *Libellus de imperatoria potestate in urbe Roma* est une œuvre de l'année 897 ou du commencement de l'année 898, composée par un Lombard très probablement originaire de Rieti, sous l'inspiration de l'impératrice Ageltrude et au profit de la maison impériale, royale et ducale de Spolète. Quinze années seulement en séparent la rédaction de la mort de Jean VIII; et l'auteur est un contemporain qui s'adresse à des contemporains. Je n'étonnerai personne en disant que l'introduction de ces données nouvelles est de nature à modifier sensiblement l'aspect du combat qui se livre depuis si longtemps autour de la politique impériale du pape Jean VIII. Le *Libelle* étant le seul ouvrage où aient

été consignées en détail et de façon explicite les clauses du pacte conclu par ce pontife avec l'Empire, c'est la base même de la discussion qui se trouve ainsi consolidée. Jusqu'ici, il était aisément de se débarrasser d'un témoignage qui, assurait-on, ne remontait guère au delà du milieu du dixième siècle, dont l'incompétence par conséquent devait égaler la partialité. S'il reste vrai que nous avons affaire à un écrivain de tendance, disposé naturellement à altérer la vérité lorsqu'elle le gêne — nous constaterons nous-même plus tard où sont ces erreurs et combien grandes — du moins savons-nous où se trouve le domaine de sa compétence. Connaissant mieux par ailleurs son but et ses intérêts, il y a chez lui des faits dont nous pouvons dire avec certitude qu'il n'a pu ni voulu les dénaturer. De cette catégorie sont évidemment les concessions faites à Jean VIII par Charles le Chauve; car l'intérêt de sa cause conseillait à l'avocat impérialiste d'amoindrir plutôt que d'exagérer les droits alors acquis par le Saint-Siège, tandis que sa position lui permettait de les connaître suffisamment » (p. 196-197).

Naturellement le P. Lapôtre n'admet pas la thèse de l'auteur du *Libelle*, puisqu'elle tend à « démontrer que l'état de choses créé par Jean VIII a bouleversé l'ancienne constitution de l'Empire et rompu les traditions établies depuis des siècles ». Le P. Lapôtre accuse l'auteur « d'ignorer le passé ou de le connaître mal » (p. 202).

3^e *Jean VIII.* L'auteur, sans se demander si le patriarche de Rome avait des droits sur les territoires des Bulgares et des Moraves, suppose naturellement ce point de droit ecclésias-tique résolu en faveur de Rome. Toutefois, dans cet ordre d'idées, il se montre très modéré envers Photius, non certes pour glorifier Photius, mais uniquement pour glorifier Jean VIII, qu'on a accusé de faiblesse envers Photius. L'auteur étudie longuement la politique occidentale et la politique orientale de Jean VIII. C'est surtout celle-ci qui doit être remarquée, dans les chapitres consacrés aux Bulgares et aux Moraves. Selon le P. Lapôtre, le parti allemand était soutenu par Formose, évêque de Porto, par Georges de Aventino, maître de la milice, etc., tandis que Jean VIII était pour le parti slave. En Moravie même, l'évêque Wiching représentait le parti allemand, et l'archevêque Méthode le parti slave. Wiching osa fabriquer une fausse lettre de Jean VIII à Swatopluk contre Méthode;

mais la supercherie fut découverte dans une grande assemblée des chefs moraves. Alors Wiching, excommunié par Méthode et abandonné par Swatopluk, s'esquiva de la Moravie et chercha un refuge vraisemblablement en Carinthie, près du roi Arnolf, son protecteur et son ami.

Mais, d'autre part, à Rome, « les choses changeaient de face, dit l'auteur, et le terrain devenait de jour en jour plus favorable à un coup de surprise contre l'œuvre de Méthode. Tous les témoins qui auraient eu le moyen ou la volonté de démasquer l'imposture de Wiching disparaissaient les uns après les autres, en même temps que descendait peu à peu sur la ville éternelle cette affreuse nuit morale qui devait l'obscurcir dans les dernières années du neuvième siècle et recéler dans son ombre de si épouvantables forfaits. Jean VIII n'était plus. La mort avait enfin terrassé l'intrépide pontife dans les derniers jours de l'année 882, le 15 décembre. D'après un bruit qui courut alors, Jean VIII aurait été empoisonné par un de ses parents, par Grégoire, superista du palais pontifical. Il y aurait même eu là une scène atroce. Impatienté de ce que le poison ne faisait pas son œuvre assez vite, Grégoire se serait jeté sur le vieux pape et l'aurait achevé à coups de marteau. Mais quoique cette version, recueillie par le chroniqueur de Ratisbonne, ait généralement trouvé créance parmi les historiens, elle n'est pas digne, ce me semble, de servir de base à un jugement solide. Dans mon opinion, elle n'a été imaginée que pour excuser le meurtre de ce même parent de Jean VIII, assassiné quelques jours après, sur le parvis de Saint-Pierre, par le superista du nouveau pape, Marin I^{er}.

« Ce qui est bien certain, par contre, c'est que la mort de Jean VIII avait été le signal d'une réaction contre certaines parties de sa politique intérieure et extérieure. Marin I^{er} (882-884) avait signalé son court pontificat en rompant ouvertement avec Photius et en rappelant avec éclat Formose et tous les anciens proscrits. Après lui était venu un pontife, Hadrien III (884-885), qui avait cru pouvoir concilier des politiques opposées et tenir la balance égale entre les partis, laissant à leur poste les Formosiens et se remettant en relations avec Photius, également impitoyable aux perturbateurs des deux camps, ordonnant de crever les yeux à l'ancien ennemi juré de Jean VIII, au trop fameux Georges de Aventino, et faisant battre de

verges une parente de ce même pape, la propre veuve du superista Grégoire, assassiné à l'avènement de Marin I^{er}.

« Au moment où nous touchons au dénouement de cette histoire, c'est-à-dire vers la fin de l'année 885, l'arrivée au pouvoir du pape Etienne V venait de rendre toute sa vivacité au mouvement de réaction un instant interrompu » (p. 161-163).

On voit combien ces questions sont intéressantes. Je regrette que la place me manque pour signaler les excellentes réflexions et les précieux aveux que fait l'auteur, ça et là, sur le triste état des archives romaines, même encore au treizième siècle (p. 5); sur le peu de créance que méritent les écrivains romains au neuvième siècle, car « c'est l'époque où toute vie intellectuelle semble s'arrêter autour du Latran » (p. 16); sur les restrictions que l'on doit faire aux éloges du *Liber pontificalis*, et pourquoi (p. 135); sur les falsifications que les évêques mêmes ne craignent pas de commettre, témoin l'évêque Wiching (p. 149-159); sur les mœurs scandaleuses du clergé romain et de la cour romaine (p. 182, etc.); sur l'évêque Arsenius et son fils Anastase le Bibliothécaire (p. 40-42, 111-113); sur la confusion des idées théologiques, confusion telle que le pape Jean VIII lui-même a pu déclarer nuls les mariages des Romaines avec les étrangers (p. 186); etc.

On remarquera aussi l'étude sur *la papesse Jeanne*, qui termine le volume. Selon l'auteur, il n'y a jamais eu de papesse Jeanne; et c'est une « ineptie » de rapprocher de cette légende la mémoire du grand pape que fut Jean VIII. Il incline à croire que la première origine de la légende d'une papesse serait le bruit qui circulait en Italie, dès le X^e siècle, qu'une femme aurait gouverné le patriarcat de Constantinople pendant un an et demi. Les Italiens auraient attribué à Rome ce qui était arrivé à Constantinople, et ils auraient donné à cette papesse le nom de Jeanne, parce que, selon Benoît de St-André, Rome aurait été gouvernée, à l'avènement de *Jean XI*, par une femme, donc par une *Jeanne*. Telle est l'explication du P. Lapôtre.

E. M.

Documents relatifs aux rapports du clergé avec la royaute, de 1682 à 1705, publiés par LÉON MENTION; Paris, A. Picard, in-8°, 186 p., 1893.

C'est une excellente pensée qu'a eue M. L. Mention de recueillir en volume les documents susdits. Ces documents sont groupés sous les cinq titres suivants : 1. Douze sur *la Régale et sur les Libertés gallicanes*, p. 1-67 ; — 2. Quatre sur *l'affaire des Franchises*, p. 68-112 ; — 3. L'édit de 1695 sur *la juridiction ecclésiastique*, p. 113-134 ; — 4. Dix sur *l'affaire des Maximes des Saints*, p. 135-161 ; — 5. Quatre sur *le jansénisme en 1705*, p. 162-183.

Sans doute, ces pièces sont connues ; mais elles étaient dispersées, et il est bon de les avoir toutes sous la main ; il est bon aussi de rappeler à l'Eglise ultramontaine, qui se prétend toujours catholique et qui affirme qu'elle n'a jamais changé sa croyance dogmatique, il est bon, dis-je, de lui rappeler les documents authentiques qui constatent le contraire. Qu'il nous soit permis d'ajouter qu'en ce qui concerne la Déclaration de 1682, les droits de l'Eglise gallicane, la Régale, l'affaire des Franchises, les ambassades du duc d'Estrées, du cardinal d'Estrées, du marquis de Lavardin, du duc de Chaulnes, etc., nous avons publié, dans notre ouvrage sur *Louis XIV et Innocent XI*¹⁾, une quantité d'autres pièces non moins importantes et même plus caractéristiques encore, tirées des archives du ministère des affaires étrangères de France.

M. Mention annonce un second recueil qui comprendra les documents de 1705 à 1789. Nous l'attendons avec impatience, et nous profitons de la circonstance pour rappeler à l'attention de nos lecteurs la « Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire », publiée par la maison A. Picard et fils, libraire des Archives nationales et de la Société de l'Ecole des Chartes (Paris, 82, rue Bonaparte). E. M.

¹⁾ Paris, Charpentier, 4 vol. in-8°, 30 fr.

**Mémoires de l'abbé Baston, chanoine de Rouen, par
MM. J. LOTH et CH. VERGER; T. I^{er}, 1741-1792; Paris, A.
Picard, in-8^o, 1897.**

L'abbé Baston naquit à Rouen en 1741. Il fut professeur de théologie, vicaire général de Rouen, évêque de Séez, baron de l'Empire; il assista au Concile national de 1811 comme théologien du cardinal Cambacérès. Ses opinions, alors gallicanes, lui firent approuver le décret du 5 août relatif à la nomination des évêques, décret portant que, si le pape n'avait pas accordé l'institution canonique aux évêques élus, après six mois, le métropolitain ou, à son défaut, le plus ancien évêque de la province ecclésiastique procéderait à l'institution de l'évêque nommé, et que, s'il s'agissait d'instituer le métropolitain, le plus ancien évêque de la province conférerait l'institution.

L'abbé Baston a laissé, paraît-il, 42 ouvrages imprimés, volumes ou brochures, et nombre de manuscrits. Il est, avec l'abbé Tuvache de Vertville, l'auteur de la Théologie de Rouen (*Lectiones theologicæ*), en 10 vol. in-12, parus de 1779 à 1784 et réimprimés en 1818. C'est lui qui composa les traités suivants: 1^o De Deo et de divinis attributis; 2^o De Ecclesia; 3^o De Gratia; 4^o De SS. Trinitate; 5^o De Incarnatione; 6^o De angelis; 7^o De Sacramentis in genere; 8^o De matrimonio.

S'il devint quelque peu gallican sous l'Empire, il paraît avoir été ultramontain auparavant, assez pour être attaqué par les *Nouvelles ecclésiastiques*, qui criblèrent de critiques sa Théologie. On peut le croire sans peine à la façon passionnée dont il jugea la Constitution civile du clergé et dont il traita les prêtres constitutionnels. Il fut du nombre des réfractaires qui quittèrent la France; il passa d'abord en Angleterre, puis s'établit de 1794 à 1803 à Coesfeld, en Allemagne. C'est là qu'il commença à écrire ses Mémoires, qu'il termina à Rouen en 1818. Il mourut en 1825, dans sa 84^e année.

Ce sont ces Mémoires qu'on publie aujourd'hui pour la première fois, mais en en « sacrifiant la moitié, c'est-à-dire tout ce qui est étranger à l'histoire », nous disent les éditeurs. M. l'abbé Loth manifeste dans son Introduction une telle horreur du gallicanisme qu'on se demande involontairement si les doctrines gallicanes dont l'abbé Baston a été imbu sous l'Empire,

n'ont pas été supprimées comme « étrangères à l'histoire ». Ce serait cependant le plus intéressant, pour l'histoire des doctrines, qui vaut bien celle des faits.

Ce premier volume se termine au départ du héros pour l'Angleterre, en 1792. Il contient des longueurs, des inutilités et même des banalités, et il pourrait avantageusement être abrégé des deux tiers. L'abbé Baston était trop partial en faveur de l'ultramontanisme et du cléricalisme, pendant la période dont il s'agit; il avait encore trop peu l'expérience des hommes, des choses et même des doctrines, pour pouvoir faire un tableau fidèle des opinions et des mœurs du clergé à cette époque. Son hostilité contre la *Camuse* (c'est ainsi qu'il appelle la *Constitution civile du clergé*, qui fut en grande partie l'œuvre de Camus) est très superficiellement motivée. Encore est-il obligé d'avouer — il faut lui en savoir gré — que des partisans de cette *Camuse* ont été « des hommes d'esprit, de bonne conduite, et, pour les connaissances, fort au-dessus de la plupart de leurs semblables » (p. 324), « des hommes pleins de candeur et d'aménité, pieux, mais ardents » (p. 327); que l'évêque Charrier de la Roche, à Rouen, « avait des vertus; que jamais il ne tracassa les inassermmentés; qu'il eut compassion des religieuses soulevées d'opinion contre son autorité; qu'à bien des égards ses adversaires l'eussent jugé digne du rang qu'il occupa s'il ne l'eût pas usurpé » (p. 352); qu'il était « partisan de la morale sévère » (p. 353); que l'évêque Gratien, son successeur, était « doux et tolérant », qu'il avait une conduite « modeste et tranquille »; que « ses mœurs étaient irréprochables » (p. 365); etc. Ce sont là des aveux de prix.

L'abbé Baston donne encore d'autres détails intéressants. Par exemple, à propos de la nécessité où l'on était de laisser en place des prêtres qui refusaient de se soumettre à l'évêque constitutionnel, il fait la curieuse réflexion suivante: « C'est que, dans beaucoup d'endroits, le peuple n'était pas encore parvenu à la hauteur nécessaire pour se passer entièrement de culte et de ministres » (p. 329). Les éditeurs remarquent que, dans le diocèse de Rouen, sur 2000 prêtres environ, 600 prêtèrent le serment; que 100 religieux le prêtèrent aussi; que le clergé constitutionnel fut ainsi, dans le seul diocèse de Rouen, de 700 ecclésiastiques.

L'abbé Baston raconte aussi comment se faisaient de son temps les études théologiques en France: c'était pauvre, bien que moins misérable que maintenant. Quoique formé dans l'ultramontanisme, il réfuta lui-même, en 1821, les ouvrages du comte de Maistre: *Du pape*, et *De l'Eglise gallicane dans son rapport avec le souverain pontife*; et en 1823, l'*Essai sur l'indifférence* de Lamennais.

Au sujet de la validité des « ordinations anglicanes », il raconte ainsi comment elle était attaquée en Sorbonne: « Un P. Courayer, Génovéfain, mais hardi, et qui sur plusieurs points n'était peut-être pas aussi catholique qu'il l'eût fallu, s'avisa un jour de dire que ces ordinations n'étaient pas moins valides que celles de l'Eglise romaine, et d'imprimer plusieurs volumes pour appuyer sa proposition. Grande rumeur contre celui qui l'avait avancée, livres contre livres; un Révérend Père dominicain et quelques autres écrivains entassèrent raisons sur raisons pour démontrer, à ce qu'ils croyaient, que ces dites ordinations sont nulles et qu'en Angleterre les évêques ne sont point évêques, ni les prêtres, prêtres, mais tout simplement des ministres sans caractère. Tout le Paris théologique fut obligé, je ne sais pourquoi, d'en passer par là, d'adopter ce sentiment. Courayer se sauva en Angleterre, où le sujet qui le faisait persécuter en France lui procura de l'éclat, des protections et du revenu. L'Université d'Oxford lui conféra ses honneurs, je veux dire le *doctorat*, et quand il mourut, la reconnaissance ou l'envie de nous causer quelque dépit lui éleva un monument dans l'église de Westminster, où reposent des cendres qui valaient encore moins que la sienne. Or, point de liciencié qui ne mît dans sa thèse mineure que les ordinations anglaises sont nulles. On n'aurait permis à personne d'en soutenir la validité. On se serait même rendu suspect en supprimant entièrement la question: il fallait en parler, et dans le sens reçu. On les attaquait de deux manières, en fait et en droit. L'attaque du fait consistait à dire qu'un certain Parker, archevêque de Cantorbéry, de qui tout le caractère actuel de l'Eglise anglicane est provenu et tient tout ce qu'il a d'ordre et de *caractère*, n'avait pas été lui-même ordonné. On contait à ce sujet une histoire d'auberge ou taverne qui répandait bien des nuages sur la consécration de ce consécrateur. L'attaque du droit était de dire que la forme de l'ordination, telle qu'elle

est dans le livre des *Prières communes*, composé et introduit par les calvinistes durant la minorité d'Edouard VI, avait été substantiellement altérée et qu'elle différait *in essentialibus* de la forme du Pontifical romain; à ce moyen, elle ne suffisait ni à la collation du sacrement ni à la production du *caractère*. A deux titres donc, les évêques anglicans n'étaient point évêques; à deux titres, les prêtres de cette Eglise avaient le nom de prêtres sans en avoir la chose. Ils avaient été ordonnés tous avec un rite insuffisant; et si le rite eût été suffisant, l'homme duquel dérive leur épiscopat et leur prêtrise n'ayant pas été validement ordonné, même suivant le rituel d'Edouard, ils n'avaient rien reçu d'une main qui, n'ayant rien, n'avait rien à leur communiquer. Telles étaient les assertions dont retentissaient, à Paris, toutes les voûtes théologiques contre les ordinations anglicanes. Je n'ai jamais bien conçu quel intérêt pouvait avoir la Sorbonne à se déclarer si nettement et si âprement sur un sujet qui aurait pu, ce semble, comme tant d'autres, et sans le moindre inconvenient, dormir jusqu'à ce qu'il s'agît sérieusement d'une réunion de l'Angleterre avec Rome, événement qu'il n'était guère permis de regarder comme prochain ni même comme probable, quoiqu'il en ait été question depuis (p. 92-93). »

Nous espérons que les volumes suivants seront plus intéressants et plus substantiels.

E. M.

Histoire générale du IV^e siècle à nos jours, publiée sous la direction de MM. Lavisse et Rambaud; T. X, les monarchies constitutionnelles, 1815-1847; Paris, Colin, gr. in-8°, 12 fr., 1898.

La partie religieuse, ou plutôt politico-ecclésiastique, de ce volume est fort instructive, en ce qu'elle montre les développements de la *Congrégation*, ses visées politiques, ses intrigues, ses succès. Aidée par les Missions de France et par les Missionnaires de la Foi, elle finit par diriger le parti des ultras, dont la politique ecclésiastique est connue. On connaît aussi la réaction qui s'opéra, en 1826, contre les jésuites et le « parti prêtre », les efforts de Montlosier, les efforts, en sens contraire, de Lamennais, qui alors était encore attaché au système ultra-

montain et qui publiait « la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et social ». L'auteur de ce chapitre, M. A. Malet, ne raconte rien de neuf sur ces luttes, non plus que sur la révolution de juillet et sur le règne de Louis-Philippe ; mais l'exposé qu'il en fait est impartial, clair et intéressant. C'est une leçon pour ceux qui savent comprendre l'histoire.

Le chapitre de M. Rambaud sur la Russie à cette époque est aussi plein de leçons importantes, ainsi que son chapitre sur la Pologne. Signalons également le chapitre de M. de Crue sur la Suisse, notamment sur le Sonderbund et la constitution de 1848.

Toutefois, celui qui mérite le plus d'attention pour les lecteurs de cette *Revue*, est celui de M. Chénon sur l'Eglise et les cultes. L'auteur y étudie : 1^o la restauration de l'Eglise en Europe (France, Italie, Espagne, Allemagne, Pays-Bas, Suisse) ; le concordat français de 1817 et la convention de 1822, le concordat bavarois de 1817, les concordats avec la Prusse (1821) et le Hanovre (1824), les concordats avec les Pays-Bas (1827) et la Suisse (1828) ; — 2^o l'Eglise en Europe de 1830 à 1846 ; — 3^o l'état intérieur de l'Eglise (Hermès, Lamennais, Bautain, Châtel, Helsen, Ronge ; ordres religieux, associations, prédications, missions) ; — 4^o les cultes non catholiques (protestantisme et judaïsme). — Malheureusement, M. Chénon ne voit les faits, les personnes et les choses qu'à travers ses préjugés ultramontains, et il appelle « persécutions » toutes les mesures prises contre Rome et contre le parti jésuitique par les gouvernements qui veulent défendre leurs droits et leur autonomie. Cette partialité criante ôte à son récit une grande partie de sa valeur. C'est pitié de le voir faire, par exemple, le procès d'Hermès, qu'il exécute en quelques lignes et avec l'aplomb des juges qui « ne posent même pas la question ». Au contraire, les moines de toutes robes et de toutes couleurs sont énumérés et exaltés avec une joie naïve. Le protestantisme, quoique reconnu comme « particulièrement compliqué », est traité en un tour de bras : en Suisse, par exemple, la fondation de l'Eglise libre de Lausanne (*sic*) a été, pour l'Eglise officielle, « le commencement de la décadence ». Voilà les lecteurs bien renseignés ! La *Bibliographie* qui termine le volume est très caractéristique, en ce sens qu'elle montre une fois de plus la méthode ultramontaine, méthode de parti pris, qui écarte les sources qui lui

déplaisent, fussent-elles de première valeur, et qui accueille les documents les plus suspects et les plus erronés, dès qu'ils favorisent l'ultramontanisme.

Les lecteurs se dédommageront dans les beaux chapitres de M. Faguet sur la littérature française, de M. Pingaud sur l'Italie, de MM. Michel et Lavoix sur l'art en Europe, de M. Tannery sur les sciences en Europe, etc. E. M.

Grecs et Turcs, par TERDJUMAN EFFENDI; Marseille, Aubertin, in-18, 5 fr. 1899.

Ce volume, d'un Grec qui se voile d'un pseudonyme pour exprimer ses opinions avec plus de liberté, est un recueil d'études historiques disparates, mais tendant toutes cependant à démontrer que « le panhellénisme pourrait encore être opposé comme un rempart contre l'Orientalisme, comme un boulevard et une garantie de la sécurité de l'Europe dans l'avenir, que tant de causes rendent obscur et redoutable ». L'auteur entend par Orientalisme l'invasion du musulmanisme en Occident. Tout homme civilisé, tout chrétien ne peut qu'applaudir aux nobles intentions de l'auteur, qui est par-dessus tout un chrétien. On pourrait diviser ses études en deux catégories: celles qui sont historiques et celles qui rentrent plutôt dans la simple politique contemporaine. Celles-là seront étudiées avec intérêt par les historiens: l'islam dans ses rapports avec la civilisation, les causes de la dépopulation chrétienne dans l'empire ottoman après la conquête musulmane, les Grecs de l'Asie Mineure, les Albanais, le premier siège de Constantinople par les Arabes (673-679). Les études de la seconde catégorie sont inspirées par un patriotisme plein d'humanité et infiniment respectable, touchant même, mais qui n'apporte aucune solution pratique à la question. Gémir sur un passé qui n'est plus n'est que la moitié de la vérité; l'autre moitié consisterait à aviser aux moyens pratiques de sortir noblement des difficultés, et de rendre à la race grecque l'influence civilisatrice qu'elle pourrait encore exercer en religion et en politique. Cette seconde moitié est beaucoup plus difficile que la première, mais aussi plus féconde. Que l'auteur entre dans cette voie nouvelle, il rendra à son pays le plus signalé des services, et fournira un heureux

complément, d'un autre genre, à son chapitre des *Héros anonymes*.
E. M.

Les meilleurs écrivains français, apologistes de la foi chrétienne, par M. MAZUEL ; Bruges, Desclée, 1898, gr. in-8°, 380 p.

Recueillir les pages favorables à la religion en général et au christianisme en particulier, pages écrites par les meilleurs écrivains classiques et modernes, est une œuvre fort louable. Le volume de M. le prof. Mazuel est donc une œuvre à la fois religieuse et littéraire. Quoique ce ne soit pas un traité dogmatique, cependant l'auteur a suivi un plan. Il s'est placé d'abord au point de vue d'un indifférent ou même d'un incrédule, et c'est à l'incrédulité, quand elle est dans ses moments de franchise, qu'il a commencé par s'adresser pour en tirer des aveux. Après ces préliminaires, il a recueilli des passages relatifs aux « vérités de raison » : Dieu, la création, l'âme, le libre arbitre, l'immortalité de l'âme, etc.; puis des passages relatifs aux « vérités de foi » : la foi et la raison, le surnaturel, la trinité, le péché originel, la grâce, l'incarnation, la rédemption, J.-C., l'eucharistie, la confession, le mariage, les fins dernières, etc.

D'un côté, de simples philosophes, comme Lamarck, Broussais, Cousin, Jouffroy, Littré, Havet, Proudhon, Taine, etc.; de l'autre, des Pères de l'Eglise, comme St. Justin, St. Grégoire de Nazianze, St. Augustin, St. Vincent de Lérins, St. Bernard, etc. Là, Bossuet, Pascal, Fénelon, Malebranche; ici, des protestants, comme Guizot, E. Naville, de Pressensé, Schérer. Plus loin, des romantiques, comme Chateaubriand, Lacordaire, Ozanam, Gerbet, Gratry, voire même Lamennais. Donc l'auteur a montré de la largeur d'esprit dans ses choix. Aussi son livre est-il un livre recommandable et utile.

La matière est loin d'être épuisée. On pourrait encore composer d'autres volumes sur d'autres plans, qui ne seraient pas moins utiles que celui-ci, et qui formeraient une sorte d'apologie chrétienne à l'usage des gens du monde, apologie sans doute très superficielle, mais suffisante pour beaucoup d'esprits, les penseurs qui approfondissent sérieusement les questions religieuses étant très rares.
E. M.

Destinée de l'homme, par M. l'abbé C. PIAT; Paris, F. Alcan,
in-8°, 244 p., 1898; 5 fr.

Nos lecteurs connaissent déjà le savant ouvrage de M. Piat sur *la Personne humaine*¹⁾. Celui que nous annonçons n'est pas moins important. L'auteur y établit d'abord des faits *certains*, à savoir: que la pensée n'est pas un acte divisible, qu'elle est tout ce qu'elle est, que la diviser serait l'anéantir (p. 6); que dans tous nos états d'âme, joie ou souffrance, notre moi se sent un et indivisible; que le sentiment et la volonté sont, comme la pensée, indivisibles, d'après le témoignage même de la conscience (p. 8); que l'âme ne se rompt pas, qu'elle s'étend plutôt et se déploie, comme une force douée d'élasticité, dans l'espace, dans le corps qu'elle anime; que l'esprit humain diffère de la nature physique et qu'il la dépasse, puisqu'il la pense (p. 15); qu'un dans sa vivante complexité, le moi humain est aussi permanent (p. 20); que, sous et dans les phénomènes, il y a un sujet simple et fixe, un moi métémpirique, à la fois indivisible et permanent (p. 29); que l'esprit a une vie qui lui est propre et qui englobe à la fois la pensée et ses représentations; qu'un souvenir de soixante-dix ans, dans un corps qui se renouvelle plusieurs fois matériellement dans ce laps de temps, est inexplicable s'il n'y a pas là un sujet permanent autre que le corps (p. 51); que les représentations mentales et les mouvements sensoriels forment deux séries de faits, dont la seconde prépare la première, mais qui ne s'identifient pas plus que des lignes parallèles; que nous percevons nos images, nos concepts et nos raisonnements, non dans notre cerveau, mais dans une région à part, que le travail du cerveau concourt à nous révéler; que notre esprit a son espace, son temps et son ciel à lui; qu'il vit dans un monde que les circonvolutions ne contiennent pas et qui est le sien (p. 54). Tel est le résumé du premier livre, intitulé: *Certitudes*.

Le second est intitulé: *Mécomptes*. Mécomptes pour les spiritualistes et les matérialistes: pour les spiritualistes, qui concluaient jusqu'ici de la simplicité de l'âme à sa spiritualité et de sa spiritualité à son immortalité (p. 55-57), mais qui ne le peuvent pas logiquement, dit-il, dans l'état actuel des sciences; pour les matérialistes, qui croyaient pouvoir, par des arguments

¹⁾ Voir le n° XXII de la *Revue*, avril 1898, p. 429-430.

scientifiques, renverser le dogme de l'immortalité de l'âme. « Si l'ontologie de l'âme, dit M. Piat, ne suffit pas à fonder le dogme de l'immortalité, l'ontologie de la matière suffit encore moins à le ruiner. Les preuves que l'on tire des phénomènes physiques et physiologiques pour ébranler la croyance en la vie future, sont plus faibles encore que celles qu'on tire des opérations mentales pour l'établir. Ce ne sont pas seulement les spiritualistes qui pèchent par excès de confiance en la *métaphysique*; les matérialistes commettent la même faute et avec des circonstances aggravantes: sans cesse ils nous répètent qu'ils ne dépassent pas l'expérience, et sans cesse ils se laissent emporter au delà » (p. 102).

Le chapitre où M. Piat réfute les matérialistes me semble irréfutable. Ceux où il examine, à la lumière des sciences actuelles, la nature des passions, la nature de l'idée et la nature de la liberté, ne me semblent pas aussi forts, en ce sens que l'auteur aurait pu, je crois, tirer un plus grand parti des « certitudes » pour conclure à la certitude de l'au delà. Peut-être pourrait-on l'accuser de s'être laissé trop ébranler par les difficultés et d'avoir laissé les ténèbres trop affaiblir l'éclat de sa lampe. En ce qui concerne les *passions*, son argumentation est celle-ci: il y a en elles de l'inconnaissable; donc « elles ne nous apprennent pas si notre âme est radicalement distincte ou non de tout le reste » (p. 66 et 243). En ce qui concerne l'*idée*, M. Piat observe que « l'éternité de l'idée n'implique pas l'éternité de la pensée humaine »; que la théorie de la raison impersonnelle « n'est pas démontrable »; que la théorie « thomiste », d'après laquelle notre intelligence doit être immatérielle puisqu'elle se fait de tout ce qui est matériel un symbole immatériel, intérieur et vivant, « n'est pas encore démontrée »; et que, par conséquent, « il est difficile, à l'heure actuelle, de conclure de la nature de l'idée à la spiritualité de l'âme » (p. 75 à 77, 81-82, 87-90). Enfin, en ce qui concerne la *liberté*, M. Piat enseigne « qu'elle enveloppe toujours du potentiel et par là même de l'inconscient; qu'elle ne nous permet donc pas non plus de pénétrer jusqu'aux confins de notre être mental ». En vain dit-on que, si notre âme agit d'elle-même, c'est qu'elle existe en elle-même, et que l'indépendance de l'action suppose l'indépendance de l'être. M. Piat, pour pouvoir conclure à l'immortalité de l'âme, voudrait savoir de science psycho-métaphy-

sique où l'âme plonge ses racines, où elle trouve son être et sa vie; et comme il ne le sait pas, il déclare que les preuves *métaphysiques* que l'on tire de notre activité intérieure en faveur de la croyance à l'immortalité, ne sont pas péremptoires; il les traite même de « scandale intellectuel » (p. 101).

Est-ce une raison pour que le professeur de l'Ecole des Carmes renonce à démontrer l'immortalité de l'âme? Nullement. S'il abandonne momentanément les prétendues preuves psycho-métaphysiques, il déclare qu'il y en a de « très solides », celles qui viennent de la téléologie et « dont la force ne peut que s'accroître avec le temps ». Fondé sur ce principe qu'à toute fonction biologique correspond un objet qui lui est adapté, M. Piat remarque que notre pensée a toujours de l'éternel en perspective, et il en conclut qu'elle ne peut avoir quelque proportion avec son objet que si elle dure à l'indéfini. Il remarque que le sentiment de l'insuffisance de la vie est un fait à peu près général; que notre amour déborde au delà de la nature, et que, par conséquent, il doit exister quelque part une source éternelle du pur bonheur vers laquelle il est orienté et à laquelle il devra atteindre. Il remarque que la nature, qui ne suffit ni à notre pensée ni à notre amour, ne suffit pas davantage à notre action morale; qu'il y a donc au delà de la vie présente, quelques progrès qu'on y réalise, une autre vie où notre action morale sera satisfaite.

Certes, cette troisième partie (« les Croyances ») est solide. Mais je regrette d'y avoir trouvé des longueurs, des considérations quelque peu détournées du but, et surtout une théorie, absolument fantaisiste, pour ne rien dire de plus, de la prétendue perfection du monde « à sa première heure », et de la prétendue perfection du premier homme. « Le monde, à sa première heure, sortit des mains de Dieu tout brillant de lumière, de vie et d'harmonie; le ciel en était toujours pur... L'homme était le roi de ce paradis de la terre: innocent comme le cœur de Dieu(!), doué d'une science adéquate(!) à la nature et d'une puissance d'action adéquate à sa science, il commandait aux éléments mieux encore que chacun de nous ne commande à son corps(!) », etc. Et c'est cette explication que M. Piat trouve « sans contredit la plus plausible » (p. 142-143)! Je l'avoue, cette page, sous la plume d'un penseur et d'un savant, me paraît incompréhensible; heureusement, elle est isolée et elle n'infirme en rien la thèse même.

E. M.

II. Deutsche Bibliographie.

Ignaz von Döllinger. *Sein Leben auf Grund seines schriftlichen Nachlasses dargestellt von J. FRIEDRICH. Erster Teil; von der Geburt bis zum Ministerium Abel 1799—1837. München 1899; C. H. Becksche Verlagsbuchhandlung, 506 S.*

Döllingers Leben konnte nur Friedrich schreiben, der grösste Schüler des grossen Meisters, der Haus- und Fachgenosse Döllingers, der Geschichtschreiber des vatikanischen Konzils, der Herausgeber des „Janus“. Das im ersten Band vorliegende Werk ist ein Denkmal, das ebenso dem Schöpfer zur Ehre gereicht, wie dem, zu dessen Ruhm es errichtet ist.

Friedrich will das Urteil darüber, ob er der Persönlichkeit Döllingers gerecht geworden sei, dem Leser überlassen. Obwohl wir im vorliegenden Band nur das Bild des jungen Döllinger vor uns haben, wird doch auch derjenige, der einzig den Greis gekannt hat, gern anerkennen, dass er alle charakteristischen Züge des unvergesslichen Mannes bereits vorfinde. Nichts ist verdeckt, nichts vertuscht. Vielmehr geht der Verfasser mit besonderer Genauigkeit und Ausführlichkeit gerade auf solche Dinge ein, auf welche sich römische Schriftsteller zu berufen pflegen, wenn sie sagen, der junge Döllinger sehe dem alten gar nicht ähnlich. Aber überall lässt er das authentische Material, das ihm in reichster Fülle zur Verfügung stand, zur Geltung kommen.

„Als ein Ergebnis dieses Teils steht bereits die Thatsache fest, dass Döllinger nie Kurialist oder Papalist war, nie die jesuitische Doktrin und Gläubigkeit zu der seinigen gemacht hat.“ So erklärt in der Vorrede der Verfasser selbst. Wir können die volle Richtigkeit dieses Satzes nur bestätigen. Schon 1826 begreift Döllinger, damals noch Professor an der theologischen Fakultät zu Aschaffenburg, gar nicht, wie La Mennais dazu kommen konnte, die mittelalterliche Lehre von der päpstlichen Allgewalt wieder „aufzuwärm“ (S. 161 f.). Zum Wesen der Katholizität gehört ihm die Ursprünglichkeit und Unveränderlichkeit der Lehre (S. 168 f.). Einige Jahre später pflegte er in seinen Vorlesungen an der Universität München die Frage, was Christi Lehre sei, als eine historische zu bezeichnen; sie heisse: „was ist immer in der Kirche von den Aposteln an

gelehrt worden? wie lautet die allgemeine, immerwährende Überlieferung?“ (S. 462.) „Wenn eine Lehre später aufkam, so ist sie falsch, weil sie, wenn sie eine christliche wäre, immer hätte da sein müssen“ (S. 463). Ein ökumenisches Konzil ist ihm „eine allgemeine, legitime, von der ganzen Kirche gebilligte und angenommene Kirchenversammlung“. Die Entscheidung geht von den Synoden selbst, nicht vom Papste aus. Die letzte Instanz ist ein ökumenisches Konzil (S. 465). Von Anfang an unterschied Döllinger scharf zwischen wirklichem Dogma und theologischer Meinung (S. 441). Die Jesuiten, die fruchtbarensten Erfinder „theologischer Meinungen“, waren nie seine Freunde (S. 275 ff.). Wenn sich Döllinger in seinen alten Tagen der Anfänge seiner theologischen Lehrthätigkeit erinnerte, pries er namentlich Möhler, der „aus dem Schutte und der Überwucherung späterer Zeiten ein frisches lebendiges Christentum“ entdeckt habe, und er erklärte: „Es schwebte uns als Ziel eine von den Mängeln und Missbräuchen gereinigte, dem Ideal der alten möglichst ähnliche Kirche vor; der Aufschwung der theologischen Wissenschaft sollte nach unserer Meinung notwendig die Reform der Kirche nach sich ziehen“ (S. 150).

Diesem Ideal ist Döllinger treu geblieben bis an sein Ende. Dass ihn dieses Ideal in einen unversöhnlichen Gegensatz zur päpstlichen Hierarchie bringen werde, konnte er sich in seiner Jugend ebensowenig vorstellen, wie viele andere, die erst um Jahrzehnte später in den priesterlichen Dienst traten. Er sah die katholische Kirche in der von dieser Hierarchie regierten Gemeinschaft, und da er von Anfang an die redliche Absicht hatte, die katholische Kirche zu Ehren bringen zu helfen (S. 77), musste er auch wünschen, die herrschenden Einrichtungen rechtfertigen zu können. In dieser Hinsicht ist das Geständnis, das er in seinem Schreiben vom 1. März 1887 an den Erzbischof Steickele von München ablegt, geradezu erschütternd. Der alte, mit der „grossen päpstlichen Exkommunikation“ beladene Döllinger schreibt dem Erzbischof, der ihn zur Unterwerfung aufgefordert hatte, u. a.: „Ich gestehe Ihnen, dass es für mich eine Zeit gab — in den Jahren nach 1836 — in welcher ich selbst aufrichtig *wünschte*, das sogenannte Papalsystem anzunehmen und beweisen zu können. Damals sah ich nämlich, dass der Jesuiten-Orden mit seiner ganzen, rasch

wachsenden Macht diese Doktrin zur ausschliesslichen Geltung zu bringen strebte, und dabei von Rom und einem grossen Teile des Episkopats unterstützt und ermuntert wurde... Ich empfand das Bedürfnis, zu meiner eigenen Belehrung und Sicherstellung, der Frage ein gründliches und umfassendes Studium zu widmen und vor allem die Quellen selbst zu studieren... So habe ich denn in vieljähriger, anhaltender Arbeit ein Material zusammengebracht, viel umfangreicher und vollständiger, als es in irgend einem gedruckten Werke zu finden ist. Ich glaube nicht, dass mir irgend ein Zeugnis von einem Gewicht entgangen sei. Das Resultat war das Bewusstsein, dass ich diese Materie in ihrem anderthalbtausendjährigen Verlauf und Entwicklungsgange klar überschauet und es zu jener Gewissheit gebracht habe, welche auf geschichtlichem Gebiete überhaupt erreichbar ist, — sodann die Überzeugung, dass ich dem Plan einer Papstgeschichte entsagen müsse; denn das Buch wäre sicher sofort auf den Index gekommen, und ich hätte dann, gemäss der neuen, unter Herrn von Scherr (Vorgänger des Erzbischofs Steickele) eingeführten Praxis, entweder einen lügenhaften Widerruf leisten oder meine akademische Lehrthätigkeit, an der ich mit ganzer Seele hing, aufgeben müssen.“ (S. 442. Vgl. Briefe und Erklärungen, S. 133 f.)

Der vorliegende Band führt uns bis zum Jahre 1837. Schon damals war Döllinger ein Gelehrter europäischen Rufes, der anerkannte Führer der „katholischen Bewegung“, die die katholische Kirche zu neuen Ehren bringen sollte. Seine Geschichte ist ein grosses Stück der Geschichte der katholischen Kirche im neunzehnten Jahrhundert. Das Jahr 1870 brachte den Triumph der jesuitischen Bestrebungen, „diese nie mehr auszutilgende Schmach der occidentalischen Kirche, vor der man sein Haupt in Schmerz und Trauer verhüllen möchte“ (Briefe, S. 132). Dass der Triumph der Jesuiten kein endgültiger sein wird, haben wir in erster Linie dem grossen Döllinger zu danken, den Gottes Vorsehung von Anfang an in einer Weise ausrustete und leitete, dass er schon heute in den Augen aller Sehenden gegenüber dem triumphierenden Jesuitismus als Sieger dasteht. Langsam scheint uns bisweilen die Entwicklung der Menschheit vor sich zu gehen. Döllingers Leben veranschaulicht uns das Gegenteil. Döllinger (geboren 28. Februar 1799) hatte bei seiner Taufe die Namen seines damals noch lebenden

Grossvaters und Taufpathen, Johann Joseph Ignaz, erhalten. Dieser war angehender Mediziner gewesen, als 1749 in Würzburg die medizinische Fakultät die Frage der Jesuiten, ob es Zauberer und Zauberkünste gebe, mit Ja beantwortete und damit die regelrechte Verbrennung der Hexe Maria Renata Singerin ermöglichte (S. 10). Die Jesuiten haben sich seither nicht geändert; aber während des Lebens der berühmten drei Professoren Döllinger, des Grossvaters, des Vaters und des Sohnes, ist doch die Menschheit um ein gutes Stück vorwärtsgekommen, Wohl auch in der Absicht, das zu zeigen, ist Friedrich auf die Geschichte der Familie Döllinger zurückgegangen. Mit Spannung erwarten wir die beiden folgenden Bände, die im Laufe des Jahres 1899 erscheinen sollen.

Schon jetzt aber zollen wir Friedrich für das monumentale Werk, mit dem er das Andenken Döllingers ehrt, unsere dankbare Bewunderung. Döllinger ist mit dem Troste geschieden: „Kein einziger meiner Freunde hat mich verlassen. Nicht einer von den Männern, auf deren gute Meinung von mir ich Wert legte, hat sich von mir abgewandt. Vielmehr ist die Zahl dieser Gönner und Freunde in stetem Wachstum begriffen, auch in geistlichen Kreisen“ (Briefe, S. 140). So wird es auch in Zukunft sein. Dazu trägt ganz wesentlich bei Friedrichs Werk „Ignaz von Döllinger“.

HERZOG.

Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi,
von D. EMIL SCHÜRER, ordentl. Professor der Theologie zu Göttingen. 3. Auflage. II. und III. Band. Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1898. VIII und 584, 562 Seiten 8°. (Preis für Band II und III M. 24.—; gebunden M. 28.—.)

Die beiden vorliegenden Bände der neuen Auflage des gelehrt und gründlichen Werkes, die dem 2. Band der 2. Auflage (1886) entsprechen, erscheinen wiederum, wie es bei der 2. Auflage der Fall war, vor dem 1. Bande. Welche Sorgfalt der Verfasser fortwährend auf das Werk verwandt hat, zeigt schon äusserlich der Umstand, dass durch das Anwachsen des Umfangs eine Zerlegung des früheren 2. Bandes in zwei Bände nötig wurde, die jetzt mit zusammen 1146 Seiten den 884 Seiten des 2. Bandes vom Jahre 1886 gegenüberstehen. Diese beträcht-

liche Erweiterung ist fast durchweg durch sachliche Ergänzungen des früheren Textes und der Anmerkungen mit neuem Material herbeigeführt worden, unter fortwährender Berücksichtigung der in diesen letzten 12 Jahren erschienenen Litteratur. — Der 2. Band, „Die inneren Zustände“, entspricht S. 1 bis 493 der 2. Auflage. Von den 9 Paragraphen dieses Bandes haben besonders die beiden ersten (§ 22: Allgemeine Kulturverhältnisse, und § 23: Verfassung, Synedrium, Hohepriester) beträchtliche Erweiterungen erfahren; zumal ist es in § 23 der Abschnitt über die hellenistischen Städte (S. 72—175; früher 50—131), in welchem jede Seite zahlreiche Zusätze aufzuweisen hat, auf Grund des seitdem bekannt gewordenen neuen Materials an Münzen und Inschriften; so S. 88—90 über den Kalender und die Ära von Gaza, worüber Schürer ausführlicher gehandelt hat in den Sitzungsberichten der Berliner Akademie, 1896, S. 1066—1087. Aber auch die folgenden Paragraphen bieten manche Zusätze in Einzelheiten. — Im 3. Bande, „Das Judentum in der Zerstreuung und die jüdische Litteratur“ (= S. 493 bis 884 der 2. Auflage), hat zunächst der erste Abschnitt, § 31: „Das Judentum in der Zerstreuung, die Proselyten“ (S. 1—135), umfangreichere und wertvolle Zusätze erhalten; neu ist S. 10 bis 19 ein Verzeichnis der Landschaften und Städte Kleinasiens, in welchen sich in der griechisch-römischen Zeit das Vorhandensein von Juden konstatieren lässt, mit genauer Angabe der Zeugnisse für jeden Ort; S. 22—24 weitere Daten für die Verbreitung der Juden in Ägypten; S. 51—56 Darlegung, inwiefern sich die Verfassung der Juden in der Diaspora an die Kommunalverfassung der griechischen Städte anlehnte; S. 57—61 Zeugnisse über phönizische, ägyptische u. a. Diasporagemeinden, die es analog den jüdischen gab; S. 63—65 zur staatsrechtlichen Stellung der jüdischen Diasporagemeinden; S. 95—97 über die Feier der Neumonde und Jahresfeste durch die Juden in der Diaspora; nebst manchen kleineren Zusätzen. — In den folgenden litterarhistorischen Abschnitten des 3. Bandes sind ebenfalls, teils durch die Entdeckungen neuer Texte (hebräisches Fragment des Buches Jesus Sirach, griechisches Stück des Buches Henoch u. a.), teils durch die neuere Litteratur, zahlreiche grössere und kleinere Zusätze veranlasst worden. Neu ist in § 32 („Die palästinisch-jüdische Litteratur“, S. 135 bis 304) der Abschnitt über das erst in neuester Zeit bekannt ge-

wordene slavische Henochbuch, S. 209—213; S. 250—252 über die slavisch erhaltene Apokalypse Abrahams; S. 285—287 über die „Paralipomena Jeremiæ“; S. 289—292 über die Legenden von Joseph und Aseneth; der Abschnitt über Zauberformeln und Zauberbücher, S. 294—304, ist sehr wesentlich erweitert. In § 33 („Die hellenistisch-jüdische Litteratur“, S. 304—487) sind neu die Stücke S. 368 f. über den Chronographen Thallus; S. 476—478 über Menander; S. 483—487 über den Rhetor Cäcilius von Calacte; sehr erweitert ist S. 421—430 das Allgemeine über die Sibyllen. Endlich ist im letzten Paragraphen, § 34: Philo (S. 487—562), besonders die Übersicht über Philos Schriften (S. 490—542; in der 2. Auflage S. 833—866) in vielen Stücken auf Grund der neueren Untersuchungen umgearbeitet. — Die weiterstreute Litteratur über die verschiedensten in diesen Bänden behandelten Gegenstände ist durchgängig mit grosser Sorgfalt und Umsicht nachgetragen. Auch dies ist einer der wertvollsten Vorzüge des überhaupt für jeden, der sich über diese Dinge belehren will, unentbehrlichen Werkes, dass es überall mit möglichster Vollständigkeit über die vorhandene Litteratur orientiert. Die andern Vorzüge, durch welche sich das Werk vor andern Darstellungen der „neutestamentlichen Zeitgeschichte“ auszeichnet, die durchaus quellenmässige und fortwährend das wichtigste Quellenmaterial selbst beibringende Darstellung, und die fast immer beobachtete objektive Besonnenheit in Beurteilung streitiger Fragen, soweit es sich um rein historische Dinge handelt, die durch den theologischen Standpunkt des Verfassers nicht berührt werden, sind ebenfalls bekannt genug. Nur gewissen modernen Hypothesen der alttestamentlichen Kritik gegenüber verlässt ihn die sonst gegenüber neuen Hypothesen beobachtete vorsichtige Zurückhaltung. So, wenn bei der Darstellung von Priestertum und Kultus, soweit bei der Grundlegung in die ältere Zeit zurückgegriffen wird, die Reuss-Wellhausensche Hypothese von der Entstehung des Pentateuchs als unfehlbare Wahrheit vorausgesetzt wird. Desgleichen, wenn in dem litterarhistorischen Abschnitt das kanonische Buch Daniel unter den „prophetischen Pseudepigraphen“ behandelt wird (III, 186—190), als eine fromme Fälschung der Makkabäerzeit, während diejenigen, die sich zu dieser Anschauung nicht aufschwingen können, als „schlechterdings durch dogmatische Gründe gebunden“ bezeichnet werden (S. 188). Man darf aber

wohl die Frage stellen, ob denn nicht diejenigen, welche die Echtheit des Buches verwerfen, weil es nach ihren Voraussetzungen keine wahren Weissagungen geben kann, damit eben ihrerseits prinzipiell auf dem Standpunkte einer gewissermassen „dogmatischen Gebundenheit“ stehen, die ihnen eine vorurteilslose Würdigung des Überlieferten unmöglich macht. — Noch einige Nachträge zu den Litteraturangaben: Zu Bd. II, S. 14, Anmerkung 41: *J. Grimm*, Die Samariter und ihre Stellung in der Weltgeschichte, München 1854. Zu Bd. III, S. 150, Zeile 10 von unten: *Himpel*, Über angeblich makkabäische Psalmen; Theologische Quartalschrift 1870, S. 403—447. Bd. III, S. 543, zu der Litteratur über die Lehre Philos: *Staudenmaier*, Die Philosophie des Christentums, I, S. 360—462. — Über den Seiten sind am innern Rande auch die Seitenzahlen der 2. Auflage angegeben, was bei einem so viel citierten Werk erwünscht ist. — Der I. Band, der dann auch das Register zum ganzen Werke enthalten wird, soll, wie der Verfasser in Aussicht stellt, in nicht allzulanger Frist folgen.

LAUCHERT.

Der Prophet Amos, nach dem Grundtexte erklärt von Dr. K. HARTUNG, k. o. ö. Professor am königlichen Lyceum in Bamberg. (Biblische Studien, herausgegeben von Professor Dr. O. Bardenhewer, III. Band, 4. Heft.) Freiburg i. B., Herder'sche Verlags-handlung, 1898. VIII und 169 Seiten 8°. (Preis M. 4. 60.)

Da der Prophet Amos zu denjenigen unter den kleinen Propheten gehört, denen, abgesehen von den Gesamtkommentaren zu den kleinen Propheten, in den letzten Jahrzehnten weniger Interesse von seiten der Exegeten zugewendet wurde, so ist ein eingehenderer specieller Kommentar zu demselben, wie er hier vorliegt, eine erwünschte Gabe. Das vorliegende Buch ist eine gründliche Arbeit, die in der Wort- und Sacherklärung auf alles der Erklärung Bedürftige sorgfältig eingeht und dafür von den neuesten Hülfsmitteln umsichtig Gebrauch macht. — Während abweichende Ansichten anderer Erklärer sonst immer berücksichtigt werden, fiel mir auf, dass dies S. 61 zu Amos 2, 13 nicht geschieht. Ein specielles Verzeichnis der Litteratur über Amos, wofür S. 15 nur auf andere Werke verwiesen wird, wäre meines Erachtens wünschens-

wert gewesen. Zum Schluss einige kleine Berichtigungen: S. 15, Zeile 10, lies S. 188 (statt 180) — 190. — S. 18 fehlen in der Übersetzung von 1, 1 hinter: „des Jerobeam“ die Worte: „des Sohnes des Joas“. — S. 16, zu 2, 13: hinter: „der Söhne Ammons“ fehlt: „und wegen vier“. — S. 26, Zeile 5 von unten, lies: „des Königs von Edom“ (statt Moab). — S. 106, Zeile 12, lies: לְכָנָה. — S. 107 fehlt in der Übersetzung am Schlusse von 5, 18: „Er ist Finsternis und nicht Licht.“ Ibidem in Vers 19, nach: „nach Hause kommt“: „und stützt seine Hand an die Wand“. — S. 125, in der Übersetzung von 6, 14, hinter „Volk“ fehlt: „Haus Israel“.

LAUCHERT.

Die Apokryphen und Pseudepigraphen des Alten Testaments
*in Verbindung mit Beer, Blass, Clemen, Deissmann, Fuchs,
Gunkel, Guthe, Kamphausen, Kittel, Littmann, Löhr, Rothstein,
Ryssel, Schnapp, Siegfried, Wendland übersetzt und heraus-
gegeben von E. KAUTZSCH, Professor der Theologie in Halle.
Freiburg i. B., Leipzig und Tübingen, Verlag von J. C. B. Mohr
(Paul Siebeck), 1898. Subskriptionsausgabe in 24 bis 30 Liefe-
rungen à M. — 50. 1. und 2. Lieferung, IV S. und S. 1—64.*

Das Werk schliesst sich als eine Ergänzung an das von Kautzsch herausgegebene Bibelwerk: „Die heilige Schrift des Alten Testaments“ (1894; 2. Auflage 1896) an, sowohl äusserlich in Format und Druckeinrichtung, als in den für die Übersetzung der Texte massgebenden Grundsätzen. Der Band soll die deuterokanonischen Bücher (von den Protestanten sogenannte Apokryphen) des Alten Testaments und die folgenden Apokryphen (Pseudepigrapha) enthalten: Gebet des Manasse, 3. und 4. Buch Esdras, 3. und 4. Buch der Makkabäer, Buch Henoch, Martyrium Jesajae, Himmelfahrt Moses, Leben Adams und Evas (Apocalypse Moses), Psalmen Salomos, Buch der Jubiläen, Apokalypse des Baruch, Testamente der 12 Patriarchen, dazu noch das 3. bis 5. Buch der Sibyllinischen Orakel und den Aristeasbrief. Da die Ausgaben der genannten apokryphen oder pseudepigraphischen Schriften in den Originaltexten vielfach schwer zugänglich und diese Schriften auch bis jetzt nirgends in diesem ganzen Umfange zusammengestellt sind, so ist besonders mit Rücksicht auf diesen Teil des gegenwärtigen Unternehmens dasselbe freudig zu begrüssen. Aber auch die neue Übersetzung der deutero-

kanonischen Bücher wird bei dem festgehaltenen Grundsatz, dass der Leser bei den einzelnen Büchern überall genau erfahren soll, welcher Text zu Grunde gelegt ist, und dass von den Abweichungen von demselben in Anmerkungen Rechenschaft gegeben wird, ein sehr verdienstliches Unternehmen sein. Die mitgeteilten Namen der Mitarbeiter lassen für das Ganze eine solide Arbeit erwarten. Den einzelnen Büchern werden specielle, zum Teil umfangreiche litterarisch-kritische Einleitungen vorausgeschickt. Eine vom Herausgeber verfasste allgemeine Einleitung wird zuletzt erscheinen; ebenso wird derselbe ausführliche Register beigeben. — Die bis jetzt vorliegenden beiden ersten Lieferungen enthalten das „3. Buch Esra“, übersetzt von Professor H. Guthe in Leipzig, und das 1. Buch der Makkabäer bis 10, 74, übersetzt von Kautzsch. — Der Fall, dass man aus dem Buche selbst nicht erfährt, wie sich die gegebene Übersetzung zu dem überlieferten griechischen Texte im einzelnen verhält, tritt ein in den im 3. Buche Esdras enthaltenen Namenslisten (in Kap. 5, 8, 9), wo Guthe statt des vielfach abweichen- den griechischen Textes den von ihm kritisch bearbeiteten Text des hebräischen Esdras zu Grunde legt und auf seine Ausgabe desselben (*The Books of Ezra and Nehemiah*) für die näheren Nachweise verweist; es wäre aber meines Erachtens doch wünschenswert gewesen, wenn auch hier in Anmerkungen im einzelnen Rechenschaft gegeben worden wäre. In 3 Esdras 4, 60 (S. 10) ist *σοὶ ὄμολογῶ* nicht zu übersetzen: „dir bekenne ich es“, sondern: „dich preise ich“. 5, 63 (S. 14) wird der Text durch Einfügung von „nur“ wohl nicht verständlicher. — Wie die Verlagshandlung mitteilt, ist das Erscheinen des Werkes innerhalb Jahresfrist gesichert; es wird in 24—30 Lieferungen vollendet sein.

LAUCHERT.”

Stellung und Aufgabe der Kirchengeschichte in der Gegenwart.

Akademische Antrittsrede gehalten am 10. Oktober 1898 von Dr. ALBERT EHRHARD, o. ö. Professor der Kirchengeschichte an der k. k. Universität in Wien. Stuttgart, Jos. Roth'sche Verlags-handlung, 1898. 42 S. 8°.

Der gelehrte Kirchenhistoriker entwickelt in der nach seiner Übersiedelung von Würzburg nach Wien an der Wiener Universität gehaltenen Antrittsrede von hohen und idealen

Gesichtspunkten aus das Programm für die Aufgaben der Kirchengeschichte in der Gegenwart, wie er dasselbe auch bisher selbst in seiner Würzburger Lehrthätigkeit befolgt hatte. Drei Fragen werden in der gehaltreichen und weite Ausblicke eröffnenden Schrift erörtert: 1. die Frage nach der Stellung der Kirchengeschichte innerhalb der Weltgeschichte, im Rahmen der Geschichtswissenschaft überhaupt; 2. die Frage nach ihrer Stellung im Ganzen der theologischen Wissenschaft, in welchem Zusammenhange auch das historische und innere Recht der Theologie überhaupt, als die erste der Wissenschaften der christlichen Völker anerkannt zu werden, mit Entschiedenheit betont wird; 3. die Frage, welche Eigenschaften die Kirchengeschichte besitzen muss, um ihrer Aufgabe in der Gegenwart gerecht werden zu können. In diesem 3. Teil wird nach prinzipiellen Auseinandersetzungen mit den Gegnern der christlichen und katholischen Weltanschauung besonders noch ausgeführt, in welcher Weise sich der Fortbildungstrieb und der Forschungsdrang auf dem Gebiete der Kirchengeschichte aussern müsse, in der Erfüllung der Aufgaben, die sie in der Gegenwart als Wissenschaft zu erfüllen hat, in der gestellten Aufgabe, die Kirchengeschichte zur historischen Theologie auszubilden; was für den allgemeinen Aufbau des Gebäudes im grossen, wie für den Ausbau des Einzelnen auf speciellen Seiten des das ganze Leben der Kirche in allen seinen Bethätigungen umfassenden Gebietes noch zu thun und am dringendsten zu wünschen ist, wird in einem kurzen Überblick eindringlich hervorgehoben. Möge es dem Verfasser vergönnt sein, mit seiner umfassenden Gelehrsamkeit und seiner bisher erwiesenen bewunderungswürdigen Arbeitskraft in seinem neuen Wirkungskreise noch lange Jahre an dem Ausbau der von ihm mit so vieler Liebe und Hingabe ergriffenen Wissenschaft mitzuarbeiten.

LAUCHERT.

Die neuen Funde auf dem Gebiete der ältesten Kirchengeschichte.

(1889—1898.) Von GUSTAV KRÜGER, Professor der Theologie in Giessen. (Vorträge der theologischen Konferenz in Giessen, 14. Folge.) Giessen, J. Ricker'sche Verlagsbuchhandlung, 1898. 30 S. 8°. (Preis M.—. 60.)

Der Vortrag giebt eine sehr dankenswerte Übersicht über die während der letzten 10 Jahre gemachten neuen Entdeckungen

auf dem Gebiete der altchristlichen Litteratur, und ist allen, die nicht in der Lage sind, die Textpublikationen und die sich an dieselben anschliessende Litteratur selbst fortwährend verfolgen zu können, zur Orientierung sehr zu empfehlen. Bei einzelnen Texten von grösserer Wichtigkeit oder allgemeinerem Interesse hält sich der Verfasser etwas länger auf, so bei den von Grenfell und Hunt entdeckten *Aόγια Ιησοῦ*, dem Petrus-evangelium und der Petrusapokalypse, der Apologie des Ari- stides, von deren litterarischem Charakter durch Übersetzungs- proben ein Begriff gegeben wird. Dem Vortrag folgen Anmerkungen (S. 26—30), welche besonders die genauen bibliogra- phischen Angaben über die Textpublikationen und die wichtigste Litteratur enthalten.

F. L.

Richard Rothe. *Sein Charakter, Leben und Denken. Zur Feier seines hundertsten Geburtstages dargestellt von WILHELM HÖNIG, Pfarrer in Heidelberg. Berlin, C. A. Schwetschke & Sohn, 1898. VI und 227 S. 8°. (Preis M. 2.—.)*

Die aus Veranlassung des bevorstehenden 100. Geburtstages (28. Januar 1899) erscheinende Schrift über den bekannten protestantischen Theologen zerfällt, dem Titel entsprechend, in drei Abteilungen: eine allgemeine Charakteristik seiner Persönlichkeit (S. 1—31), ein Lebensbild (S. 32—192) und eine Darstellung der „Grundzüge des Rotheschen Denkens“ (S. 192—227). Für das Biographische ist besonders die grosse Biographie Rothes von Nippold mit dem darin enthaltenen reichen Briefmaterial benutzt. Der Verfasser schreibt vom Standpunkt eines begeisterten früheren Schülers Rothes und Anhängers der von demselben vertretenen Bestrebungen im Sinne des Protestantenvereins, dessen Mitbegründer Rothe war. Eine interessante Persönlichkeit ist der eigenartige, unter den Theologen freiprotestantischer Richtung eine Sonderstellung einnehmende Theologe jedenfalls auch für diejenigen, die über den Wert seiner theologischen Richtung und über seine in den späteren Jahren entwickelte Parteithätigkeit anders urteilen; und die vorliegende Schrift giebt ein anschauliches Bild seiner Entwicklung und des schliesslichen Resultates derselben, wenn auch durch die in der Schrift vertretene Tendenz die Lektüre für Andersdenkende stellenweise unerquicklich wird. Beigegeben ist auch ein Bild Rothes.

F. L.

Theologischer Jahresbericht. Herausgegeben von H. HOLTZMANN und G. KRÜGER. XVII. Band, enthaltend die Litteratur des Jahres 1897. 4. Abteilung, Praktische Theologie und kirchliche Kunst. Berlin und Braunschweig, C. A. Schwetschke & Sohn, 1898. S. 677—840, gr. 8°.

Mit dem vorliegenden Hefte liegt der Jahresbericht für 1897, abgesehen von dem noch ausstehenden alphabetischen Register, vollständig vor. Dasselbe umfasst die Abschnitte: Katechetik, bearbeitet von *F. Marbach*, S. 677—704; Pastoraltheologie, von *C. Lülmann*, S. 705—717; Kirchenrecht und Kirchenverfassung, von *Th. Woltersdorf*, S. 718—747; Kirchliches Vereinswesen und christliche Liebesthätigkeit, von *O. Hering*, S. 748—780; Die Predigt, ihre Theorie und Praxis, und die Erbauungslitteratur, von *O. Everling*, S. 781—804; Kirchliche Kunst, von *A. Hasenclever*, S. 805—817; Liturgik, von *F. Spitta*, S. 818—832. Darauf folgen noch Nachträge zu den exegetischen und kirchengeschichtlichen Abteilungen, S. 833—840. Über das, was auf diesen verschiedenen Gebieten im Protestantismus im Jahre 1897 litterarisch geleistet worden ist, wird eine Übersicht gegeben, die wohl erschöpfend sein wird, unentbehrlich für den, der sich, ohne die Litteratur selbst verfolgen zu können, darüber orientieren will. Im übrigen sind die Vorzüge der Berichterstattung und die mit dem theologischen Standpunkte der Referenten zusammenhängenden Schattenseiten derselben wesentlich die gleichen wie in den früheren Abteilungen. F. L.

III. English Bibliography.

Ministerial Priesthood, Chapters on the Rationale of Ministry and the Meaning of Christian Priesthood with an Appendix upon Roman Criticism of Anglican Orders by R. C. MOBERLY, D. D., Regius Professor of Pastoral Theology in the University of Oxford, Canon of Christ Church. (London 1897.)

Thirty years ago, when the late Bishop Lightfoot sent the proofs of his celebrated Dissertation on the Christian Ministry to Dr. Hort, the latter wrote as follows: —“As far as my very imperfect knowledge goes, your historical account seems to me

substantially the true one, though I have ventured to criticise some details. I wish we were more agreed on the doctrinal part: but you know I am a staunch sacerdotalist, and there is not much profit in arguing about first principles." This note is no doubt characteristic of that frame of mind that made Dr. Hort continually shrink from putting his ideas into shape and giving them to the world lest he should prematurely commit himself to some statements short of perfect accuracy, but the decision he came to is not the less to be regretted. Lightfoot's Essay in spite of its great learning and all the genius and power of clear expression of the author, has been widely misunderstood and consequences deduced from it in various quarters, that Lightfoot himself was driven in his later years to repudiate. In his eyes it was essentially a defence of the statement in the Preface to our Ordinal that—"It is evident unto all men diligently reading the holy scriptures and ancient Authors that from the Apostles' time there have been these orders of Ministers in Christ's Church: Bishops, Priests and Deacons." On the other hand it has been appealed to by dissenters of various kinds and, out of respect to truth I must add, some so-called Broad Churchmen, as a proof that there is no divinely appointed ministry in the Church at all but that the Church is at liberty at all times to appoint such ministers as may seem expedient under the circumstances of the time being. How are we to account for such discrepancy as this? I think there can be no doubt that it arises from the fact that Lightfoot's Essay contains no discussion of First principles, an omission of which the Bishop might have seen the importance if Dr. Hort had not shrunk from entering on the discussion and so the Church in after years been saved from a good deal of controversy and disquiet. The truth is that the meaning which the facts—very fragmentary facts be it remembered—of the early history of the Church bear in our eyes depends very largely on the first principles that are in our minds either consciously or unconsciously when we approach the study of them. This fact of course is often utterly overlooked. Men profess to come to the study of the facts with no preconceived ideas, simply seeking to ascertain the meaning that the facts themselves suggest. Let it be remembered once for all that to do so is to attempt what is at once utterly im-

possible and entirely unscientific. In support of the first I may refer to what seems to me to be a very remarkable illustration which came recently under my notice. Prof. Allen of Cambridge, Mass., in his learned work on Christian Institutions quotes the following passage from Cyprian's 67th. Epistle:—"You must diligently observe and keep the practice, delivered from divine tradition and apostolic observance,—which is also maintained among us, and almost throughout all the Provinces,—that for the proper celebration of ordinations, all the neighbouring bishops of the same province should assemble with that people for which a prelate is ordained: and the bishop should be chosen, in the presence of the people, who have most fully known the life of each one, and have looked into the doings of each one as respects his individual conduct" (pp. 115, 116). He then goes on solemnly to argue that because Cyprian makes no mention of the Laying on of hands in the consecration of the Bishop it formed in his view no essential part of the ceremony! The absurdity of this conclusion is surely sufficiently evident. Cyprian was writing to certain Dioceses in Spain which were troubled by the rival claims of men who were equally in valid Episcopal Ordres. He lays down the principle on which the choice of Bishops should be made so that things may be done in order and such troubles avoided. He says of course nothing about the actual consecration of the persons so chosen because the matter was not in dispute and therefore there was no cause.

But I said that the attempt to examine the facts with no preconceived ideas is not only impossible but is unscientific. No progress in Science is made by examining a mass of facts with no preconceived ideas in the mind. Some how or other an idea suggests itself to the human mind. The scientific man takes it up as a working hypothesis: he tests it by all the facts within reach that bear on it and as it is found to be consistent with an ever widening circle of facts it gradually passes out of the sphere of hypothesis into that of accepted theory. As in science then so in Christian doctrine. If we are to arrive at fruitful conclusions we must begin by clearing our first principles and then go on to study all the facts so far as we know them in the light of them. Let me add a caution. The facts include the whole of the contents of Scripture and

the history of the Christian Church in all ages: they are not merely, as seems sometimes to be assumed, the very broken light that may be gathered from the very fragmentary writings of the fathers of the first two centuries.

It is this much needed discussion of first principles that Prof. Moberly has undertaken in the book now before me. Let me say at once that I believe he has laid not only the Church of England but all thoughtful Christians throughout the world under a load of obligation to him for his labour. The book of course is not one that will ever be popular. It is for the thoughtful few who are prepared to sit down and think pretty hard. But those who will do so will reap a rich reward. It is of course quite impossible in a short notice to attempt to give any adequate idea of the contents of a large book like this packed closely as it is with continuous argument; but the following seem to me to be the leading principles insisted on and worked out in more or less detail:—

1. The unity of the Church is inherent in her constitution from the first. The Church is essentially a single organism planted in the world by Christ and growing continually by absorbing individuals into the oneness of her life. It is not that her oneness is attained by a process of unification forced on individuals or separate groups of Christians by its manifest advantages for the maintenance of discipline and action on the world.

2. The commission to discharge any ministerial act, such as delivering a message from God to man or administering a Sacrament, must come from above and not from below. The individual to receive such a commission may be selected by human agencies and human methods, he may after his commission be intrusted with any number of functions in addition to the special work he is commissioned to do, but that commission must come from God himself and it must be conveyed by some means which can be sure evidence to the man himself and to the Church at large that it does so come. This involves the principle of Apostolic succession, that is the principle that no man can convey a commission to another, not only that he has not himself received, but that he has not received the commission to convey. If therefore there are in the Church today any men duly qualified to discharge minis-

terial functions, their commission must have come to them by unbroken succession from the Apostles who were commissioned by the Lord.

3. When we go on to examine the question as to how far the Church can truly be described as a priestly or sacerdotal body and the Christian ministry as a priesthood, it is very necessary to examine carefully what the true meaning and import of the words used really is. The two ideas of Priest and Sacrifice are undoubtedly inseparably united together. A Priest must of necessity have somewhat to offer. If the Church is priestly, if every member of the Church shares in her priestly character, the Church must continually offer sacrifice and every member of the Church must have their part in the offering. Further if there is a special ministerial priesthood, that priesthood must be intrusted in some special way with the offering of sacrifice. What are the true meanings of the words priest and sacrifice here used? It is common to go for their meaning to the Old Testament. To regard the Sacrifices and priesthood that we find there as expressing the real significance of these words and to test the claims of all other sacrifices and priesthoods by enquiring how far they agree with the Old Testament pattern. This Prof. Moberly strongly insists is a fundamental mistake. The priesthood and sacrifice of the Old Testament are essentially typical. True priesthood and true sacrifice are those of Christ alone. The sacrifice and priesthood of the Church are real so far as they are one with those of her Lord. The sacrifice of Christ is not something finished by the death on the Cross. In a world of sin death may be the necessary condition of all sacrifice, but true sacrifice does not consist in the death of the victim but in the offerring up of the life to God. The sacrifice of Christ is never finished. The life laid down on the Cross is presented continually to the Father in the true Holy of Holies. The Church, which is Christ in a true sense, offers up her life, which is His life, by a continuous willing service. The Ministerial Priesthood crowns this offering by the Eucharistic sacrifice—a sacrifice which is in no sense a repetition of, but is one with, the sacrifice on Calvary.

But again the death of Christ is the laying down by the Good Shepherd of His life for the Sheep. That characteristic too must be reproduced in the Christian Priesthood. It may

find its highest expression in the offering of the Sacred Mysteries, but that can never be separated from the pastoral life i. e. the life devoted to the work of bringing souls to glory. The pastoral devotion which is thus necessary may shew itself in various ways. In all it involves the work of continual intercession. In the case of an invalid priest it may be almost confined to this or this added to the influence of a Christian pattern of suffering borne with resignation. In the case of a priest in active work it finds its expression in all those various labours that help to influence men and women for good and to build up the body of Christ.

Prof. Moberly shews that the idea of Apostolic Succession and of priesthood thus set forth is in truth imbedded in the teaching of Scripture and that it is not inconsistent with the broken lights that have come down to us as to the organisation of the early Church, but his strength lies, as he would himself at once admit, not so much in historic discussion as in the setting forth of first principles, and if I may make a selection where all is so good I would say that the most valuable part of his book is that in which he sets forth this idea of priesthood. It is always difficult to grasp such an idea in its fulness: men continually fall into the error of exaggerating one side at the expense of another. The Ordinals of the Middle Ages fell into this mistake. They contained indeed implicitly if not explicitly all the elements that go to make the true idea of priesthood, but the thought of offering the Holy Sacrifice had gradually come, through the addition of various ceremonies to the comparatively simple rites of early days, not only to occupy the chief place but to dwarf the idea of the pastoral office and almost to eliminate it in the eyes of ordinary Christians. This loss of the true proportion of things reached its climax in the decree of Eugenius IV which made the essential matter of Orders consist in the comparatively recent rite of the *Porrectio Instrumentorum*. The compilers of the English Ordinal took in hand to remedy this loss of proportion. In doing so they swung, as it is only natural they should do, to the opposite side. They brought forward with great emphasis the pastoral idea of the priestly office and in doing so no doubt to some extent obscured the thought of the commission to offer the holy sacrifice. That they had no intention of doing away with this idea has

been abundantly shown in the literature that has arisen round the recent Bull and notably in the Letter of the Archbishops on the subject, but in spite of all that has been said, it seems to me that Prof. Moberly has succeeded in setting the matter in a clearer light than it has ever been in before.

I have run on at greater length than I intended. The importance of the subject and the great value of this particular book must be my apology for doing so. I have tried to indicate the chief points of the discussion. There is much more in the book that I should like to dwell upon. While most of it seems to me sound and true there are of course some points that I should criticise had I time and space. Particularly the condemnation which Prof. Moberly passes on Dr. Hort for maintaining that the authority of the Apostles in the early Church was entirely a moral authority seems to me to be at least exaggerated and to call for some modification. But points such as this take very little from the book as a whole. Here I leave it, recommending all who would see what modern English Theology can be at its best to get it and study it.

A. J. C. ALLEN.

IV. Griechische Bibliographie.

1. Θεολογικαὶ διατειβαὶ ὑπὸ Ἀ. Λιομήδους Κυριακοῦ, Λ. Φ. καὶ καθηγητοῦ τῆς Θεολογίας ἐν τῷ Ἑρμηνῷ Πανεπιστημίῳ. Ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογραφείου τῶν καταστημάτων Ἀνέστη Κωνσταντινίδον. 1898. 350 S. 8^o. (Preis 5,50 Drachmen.)
2. Ἐγχειρίδιον Πατρολογίας ἡτοι ἴστορίας τῶν πατέρων καὶ ἐκκλησιαστικῶν συγγραφέων τῶν ἐννέα πρώτων τοῦ Χριστιανισμοῦ αἰώνων, ὑπὸ Ἀ. Λιομήδους Κυριακοῦ. Ἐν Ἀθήναις 1898. 267 S. 8^o. (Preis 5,50 Drachmen.)

1. In dem Bande seiner „Theologischen Studien“ stellt Herr Prof. Kyriakos diejenigen seiner früher in verschiedenen Zeitschriften gedruckten kleinern Arbeiten zusammen, die noch nicht entweder in seinen 1883 veröffentlichten *Mελέται* oder in seinen 1893 erschienenen, das Polemische umfassenden *Ἀντιπατικά* enthalten sind. Der mannigfaltige Inhalt des Bandes, 28 Nummern grössern oder geringern Umfanges, bietet sowohl an und für

sich als auch im besonderen für die Leser dieser Zeitschrift, die hier Bekanntes und noch nicht Bekanntes bequem vereinigt finden, viel Interessantes. — Die einzelnen Aufsätze sind die folgenden: 1) Über religiöse Toleranz (1890), S. 5—28. — 2) Über den Geist der Religion (1889), S. 29—49. — 3) Das Beste in der Welt, S. 50—75; eine freie Übersetzung der bekannten Schrift von H. Drummond, zuerst 1891 in der „Anapasis“ veröffentlicht. — 4) Über den Eid (1886), S. 76—91. — 5) Antwort an die türkische Zeitschrift „Hakikat“ (1890), S. 92—103; Zurückweisung muhammedanischer Angriffe auf das Christentum und die europäische Civilisation. — 6) Bildung und Religion (1895), S. 104—115; vgl. davon den vom Verfasser bearbeiteten deutschen Auszug, Revue internationale, 1895, S. 520—525. — 7) Ansprache an die Theologen in Jena (1889), S. 116—124; zuerst deutsch veröffentlicht in den „Jahrbüchern für protestantische Theologie“, XVI. Jahrg., 1890, S. 149—157, unter dem Titel: „Das Verhältnis der griechisch-orthodoxen Kirche zum deutschen Protestantismus“. — 8) Über die deutsche Theologie (1892), S. 125—148; eine Übersicht über die Geschichte der protestantischen Theologie in Deutschland. — 9) Karl Hase (1890), S. 149—155; Nekrolog. — 10) Die orthodoxe Kirche steht in der Mitte zwischen der katholischen und der protestantischen Kirche, S. 156—162; zuerst deutsch veröffentlicht, Revue internat., 1897, S. 8—13. — 11) Über die anglikanische Kirche (1898), S. 163—166. — 12) Verteidigung der Altkatholiken, S. 167—197; zuerst in der „Anapasis“, 1896 (nicht 1890, wie S. 167 Anm. gedruckt ist); vgl. den Auszug davon, Revue internat., 1896, S. 321—329. — 13) Der 4. internationale Altkatholiken-Kongress in Wien, S. 198—230; zuerst im „Neologos“, 1898; nach dem in Nr. 21 der Revue internat. (1898) veröffentlichten Kongressbericht; vgl. Revue 1898, S. 417—419. — 14) Rektorätsrede über die alexandrinischen Theologen und besonders über Origenes, S. 231—257; zuerst in der „Anapasis“, 1895 (in der Überschrift S. 231 l. 3. Dezember 1895 statt 1896; ebenso in der Note l. 1895 statt 1896); davon ein Auszug in der Revue internat., 1896, S. 333—340. — 15) Akademische Festrede (1889), S. 258—266. — 16—24) S. 267—321: Kleine Aufsätze über die kirchlichen Zustände in Griechenland und über verschiedene specielle Fragen (Sonntagsruhe [16]; Religionsunterricht [17]; Theologische Fakultät in Athen [18], vgl. Revue

internat., 1898, S. 209 f.; Kalender-Reform [24], vgl. Revue 1898, S. 210; 21 und 22 über das Vorurteil gegen die Juden). — 25—28) Zwei Karfreitagspredigten (1888 und 1889) und zwei Gelegenheitspredigten (1886, 1876), S. 322—350.

2. Gleichzeitig mit dem eben besprochenen Sammelbande und in rascher Folge nach seiner in unserm letzten Hefte besprochenen dreibändigen Kirchengeschichte liess der unermüdlich thätige Verfasser sein „Handbuch der Patrologie“ erscheinen, das in seiner kurzen Fassung dem Zweck entsprechen will, als Lehrbuch für den Unterricht in der Patrologie zu dienen; der Verfasser will damit eine Lücke in der griechischen theologischen Litteratur ausfüllen, da die in griechischer Sprache bisher vorhandenen Werke (Kontogenos, Christodulos) bei umfangreicherer Anlage nicht das ganze patristische Zeitalter umfassen. Verfasst ist das Buch im wesentlichen auf Grundlage der Patrologie von Alzog, mit Berücksichtigung auch von Möhler, Bardenhewer und der griechischen Vorarbeiten. Der praktischen Bestimmung des Buches entsprechend, sind die lateinischen Väter im Verhältnis kürzer behandelt als die griechischen.

F. L.

The Holy Orthodox Church, or the Ritual, Services, and Sacraments of the Eastern Apostolic (Greek-Russian) Church,
by the Rev. SEBASTIAN DABOVICH; San Francisco, br. 85 p.,
1898.

L'auteur a dédié cet ouvrage à la mémoire de feu le métropolitain Michel, de Serbie, et il fait remarquer qu'il a été examiné et approuvé par le censeur de l'Eglise, l'archiprêtre Alexis Toth. Dans la préface, il dit qu'il n'écrit que pour fortifier les fidèles dans la foi, et non pour leur offrir des thèses savantes sur la science liturgique ou la théologie. Donc il se contente des enseignements de la foi. Il faut le louer d'autant plus de cette modération que plusieurs liturgistes ou théologiens de son Eglise cherchent à imposer au nom de la foi leurs élucubrations liturgiques ou théologiques.

L'auteur attaque énergiquement les superstitions de l'Eglise romaine, à propos du sacrement de pénitence (p. 56-57). Sur l'eucharistie, qu'il appelle simplement « the Sacrament of Communion », il se borne 1° à recommander la doctrine et les formes

de l'Eglise primitive indivisée; 2^o à condamner les innovations déraisonnables qui ont été commises contre la doctrine et les formes de l'Eglise primitive; 3^o à mentionner, parmi ces innovations déraisonnables, l'abandon du pain fermenté, l'abandon du calice par les fidèles et l'abandon de la communion des enfants. C'est tout. L'auteur ne dit pas un mot des controverses relatives à la manière dont J.-C. est présent dans l'eucharistie et dont la communion a lieu; et il a bien raison de ne pas les mêler à la doctrine de la foi. Il ne dit pas un mot non plus de la transsubstantiation, qu'il semble ignorer entièrement. Nous sommes heureux de voir qu'il y a des théologiens, dans l'Eglise gréco-russe, qui savent enseigner la foi sur l'eucharistie sans prononcer le mot de transsubstantiation et sans faire la moindre allusion à la chose, chose et mot étrangers en effet à la foi de l'ancienne Eglise orthodoxe. *E. M.*

V. Librairie.

E. COMBA: Histoire des Vaudois, nouv. édit.; Paris, Fischbacher, in-12, 3 fr. 50.

G. DURAND (évêque de Mende, XIII^e siècle): Rational, ou Manuel des divins offices; trad. par Ch. Barthélemy, 5 vol. in-8^o; Paris, Vivès, 13 rue Delambre; prix 30 fr. (*Sera étudié prochainement.*)

E. FOURNIÈRE: L'idéalisme social; Paris, F. Alcan, in-8^o, 1898, 6 fr.

A. GAVARD: Histoire de la Suisse au XIX^e siècle (avec illustrations); La Chaux-de-Fonds, Zahn, in-4^o, 1899, 20 fr. —. Voir particulièrement les passages relatifs aux luttes religieuses de 1833 à 1836 (p. 207-220), à la guerre du Sonderbund (p. 225-266), au Kulturkampf à la suite du concile du Vatican (p. 314-320), etc.

G. GUIGUE: Le Livre des confrères de la Trinité de Lyon, 1306-1792; Paris, Lechevalier, in-8^o, 7 fr. 50.

Rev. UGO JANNI: Il socialismo scientifico ed il materialismo; San Remo, Biancheri, broch., 1898.

Pfarrer W. ROMER und Dr. W. Joos: Innocenz' III. sechs Bücher von den Geheimnissen der Messe; Schaffhausen, C. Schoch, 1898, in-8°, 157 S.

G. MASPERO: Etudes de mythologie et d'archéologie égyptiennes. T. III, in-8°; Paris, Leroux, 15 fr.

TH. MENZI: Der Materialismus vor dem Richterstuhl der Wissenschaft; Zürich, Fr. Schulthess, 1898, 218 S., 2 fr. 80.

Rev. E. PETAVEL, D. D.: Immortality: one step further. An open letter to Prof. J. Agar Beet; London, Digby, br.

Rev. G. ROSS-LEWIN: Lord Scudamore (1601-1671); Beverley, J. Wright, br.

W. SCHIRMER: Sursum corda! Konstanz, E. Ackermann, in-8°, 64 S., 1899. — Die in dem Büchlein enthaltenen 31 kurzen Betrachtungen sind in der seelsorgerlichen Thätigkeit des Verfassers entstanden, um Leidende und Trostbedürftige auf den Trost des Christentums hinzuweisen. Die gesammelten Trostworte will er nun als «Trostbüchlein» allen Trostbedürftigen in die Hand geben. Das Büchlein ist hübsch ausgestattet.

MARIUS SEPET: Saint Louis; Paris, Lecoffre, in-18, 2 fr.

CH. URBAIN: L'abbé Ledieu, historien de Bossuet; Paris, Colin, in-8°, 78 p.

ZWINGLIANA, Nr. 4; Zürich, Zürcher & Furrer, br., 1898.